PQ
2605
L2
J4
1950

PAUL CLAUDEL
de l'Académie Française

LA JEUNE FILLE VIOLAINE

Première version - 1892

nrf

GALLIMARD

CMSC
Ward Edwards Library
Warrensburg, Missouri

0168408

PQ 2605 .L2J4 1950
LA JEUNE FILLE VIOLAINE
CLAUDEL PAUL

LA JEUNE FILLE VIOLAINE

CENTRAL MISSOURI
STATE COLLEGE
Warrensburg

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

nrf

Poèmes.

ODE JUBILAIRE POUR LE 600e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE DANTE, avec un portrait de l'auteur en lithographie par Raoul Dufy *(épuisé)*.
CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI.
CINQ GRANDES ODES.
DEUX POÈMES D'ÉTÉ *(épuisé)*.
LA MESSE LA-BAS.
POÈMES DE GUERRE.
FEUILLES DE SAINTS.
LA CANTATE A TROIS VOIX, *suivie de* SOUS LE REMPART D'ATHÈNES et de traductions diverses (Coventry Patmore, Francis Thompson, Th. Lowell Beddoes).
CENT PHRASES POUR ÉVENTAILS.
POÈMES ET PAROLES DURANT LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Théâtre.

L'ANNONCE FAITE A MARIE, mystère en 4 actes et un prologue.
L'OTAGE, drame en 3 actes.
LA JEUNE FILLE VIOLAINE (première version inédite de 1892).
LE PAIN DUR, drame en 3 actes.
L'OURS ET LA LUNE, farce pour un théâtre de marionnettes.
LE PÈRE HUMILIÉ, drame en 4 actes.
LES CHOÉPHORES, traduit du grec.
LES EUMÉNIDES, traduit du grec.
DEUX FARCES LYRIQUES : PROTÉE. — L'OURS ET LA LUNE.
LE SOULIER DE SATIN OU LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS SUR.
LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB, *suivi de* L'HOMME ET SON DÉSIR.
LA SAGESSE OU LA PARABOLE DU FESTIN.
JEANNE D'ARC AU BUCHER.
L'HISTOIRE DE TOBIE ET DE SARA.
L'ANNONCE FAITE A MARIE (édition définitive pour la scène).
PARTAGE DE MIDI, drame.
PARTAGE DE MIDI nouvelle version pour la scène.
THÉATRE (2 vol. reliés, Bibliothèque de la Pléiade).

Prose.

UN COUP D'ŒIL SUR L'AME JAPONAISE, avec un portrait par Foujita *(épuisé)*.
POSITIONS ET PROPOSITIONS, I et II.
L'OISEAU NOIR DANS LE SOLEIL LEVANT.
CONVERSATIONS DANS LE LOIR-ET CHER.
INTRODUCTION A LA PEINTURE HOLLANDAISE.
FIGURES ET PARABOLES.
LES AVENTURES DE SOPHIE.
UN POÈTE REGARDE LA CROIX.
L'ÉPÉE ET LE MIROIR.
ÉCOUTE, MA FILLE.
TOI, QUI ES-TU?
SEIGNEUR, APPRENEZ-NOUS A PRIER.
PAGES DE PROSE.
L'ŒIL ÉCOUTE.
LA PERLE NOIRE *(textes recueillis et présentés par A. Blanchet)*.
DISCOURS ET REMERCIEMENTS.
EMMAUS.
MORCEAUX CHOISIS.

Éditions illustrées.

PROTÉE, illustré par Daragnès *(épuisé)*.
L'HOMME ET SON DÉSIR *(épuisé)*.
CORYMBE DE L'AUTOMNE, par Francis Thompson, *traduit de l'anglais*, illustré par André Lhote *(épuisé)*.
VERLAINE, Poème orné de 12 gravures sur bois par André Lhote *(épuisé)*.
SAINTE GENEVIÈVE. Poème illustré de 24 figures aux deux encres, gravées sur bois suivant le procédé japonais par M. Boukotou Igami, d'après les originaux dessinés, sur les idées de l'auteur, par Mme Audrey Parr *(épuisé)*.
LE SOULIER DE SATIN, avec frontispices par José Maria Sert.
LA LÉGENDE DE PRAKRITI, avec un frontispice par J. Charlot.
LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB, illustré par Jean Charlot.
DODOITZU, illustré par R. Harada.
SAINT FRANÇOIS, illustré par José Maria Sert.

***

PAUL CLAUDEL et ANDRÉ GIDE
CORRESPONDANCE (1899-1926).
Préface et notes par Robert Mallet.

PAUL CLAUDEL
de l'Académie Française

LA JEUNE FILLE VIOLAINE

Première version - 1892

CENTRAL MISSOURI
STATE UNIVERSITY
Warrensburg,
Missouri

GALLIMARD
12e édition

Il a été tiré, lors d'une recomposition de cet ouvrage, mille cinquante exemplaires sur vélin labeur des Papeteries Navarre de Voiron, dont mille numérotés de 1 *à* 1.000, *et cinquante, hors commerce, numérotés de* 1.001 *à* 1.050. *Ces exemplaires portent la mention* EXEMPLAIRE SUR VÉLIN *et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.

PQ
2605
L2
J4
1950

ACTE PREMIER

168408

Combernon. — *Au premier plan, une vaste pièce avec quatre hautes fenêtres ouvrant sur un jardin plein d'arbres en fleurs. Des linges sèchent dans le fond. — La matinée ensoleillée. — Des femmes au dehors étirent et rangent sur une longue table qui en est toute encombrée, le linge que des servantes apportent sur des brouettes. De petits enfants dans les allées et dans le clos au fond. Sur le côté, un grand houx fleuri tout couvert d'abeilles. Des pigeons-paons blancs se posent et volent çà et là. Dans la pièce du premier plan, Anne Vercors,*
La Mère; Bibiane dissimulée dans un coin. Violaine au dehors avec les femmes qui étirent le linge.

ANNE VERCORS. — O femme, eh bien?
Il y a trente ans, il y a un mois
D'années! et sept ans tu m'es demeurée vaine, comme un arbre qui n'a que de l'ombre.
Voici que nous nous sommes
Considérés dans la moitié de notre vie,

Elisabeth! et j'ai vu les premières rides sur ton front.

Et tu as mis tes mains sous mes bras, ta tête contre ma barbe,

brehaigne! et pleins de chagrin, nous nous sommes

Pris dans notre piété conjugale.

Et voici que tu sens de la vie dans ton côté et voici l'enfant et l'honnêteté

De ce doux narcisse, Violaine.

Et puis la seconde nous naît. Bibiane, notre noire, une fille et ce n'est pas un garçon.

— Allons, maintenant! dis ce que tu as à dire; car je sais quand c'est

Que tu te mets à parler sans vous regarder, disant quelque chose et rien. Voyons!

LA MÈRE. — Tu sais bien qu'on ne peut rien te dire. Mais tu n'es jamais là, mais il faut que je t'attrape pour te remettre un bouton.

Mais tu ne nous écoutes pas, mais comme un chien de garde tu guettes, attentif au bruit de la porte sonore.

Mais les hommes ne comprennent rien.

ANNE VERCORS. — Voilà que ces petites filles ont grandi.

LA MÈRE. — Elles? Non.

ANNE VERCORS. — A qui allons-nous marier ça?

LA MÈRE. — Les marier, Anne? Nous avons le temps d'y penser.

ANNE VERCORS. — O fausseté de femme! Dis! Quand penses-tu une chose
Que tu ne nous dises d'abord le contraire, malice! Je te connais.

LA MÈRE. — Je ne dirai plus rien.

ANNE VERCORS. — Jacquin Uri.

LA MÈRE. — Eh bien?

ANNE VERCORS. — Voilà. Je lui donnerai Violaine pour qu'il l'épouse.
Et ce sera mon garçon. C'est un enfant plein de simplicité et de courage.
Que dis-tu?

LA MÈRE. — Que sais-tu s'ils se conviennent?

ANNE VERCORS. — Ma Violaine fera ce que je lui dis. Pour lui, dès qu'il l'a vue, j'ai vu
La confusion des hommes sur sa face.
Et qui pourrait voir, sans qu'il l'aimât, la très chère jeune fille?
Et le sot n'ose rien me dire. Mais je la lui donnerai, s'il veut.
Cela sera ainsi.

LA MÈRE. — Sans doute que ce sera au mieux ainsi.

ANNE VERCORS. — N'as-tu rien à dire de plus?

LA MÈRE. — Quoi donc?

ANNE VERCORS. — Eh bien! je m'en vais le chercher.

LA MÈRE. — Comment, le chercher? Anne!

ANNE VERCORS. — J'ai hâte que ceci soit fini. Je te dirai une chose tout à l'heure.

LA MÈRE. — Qu'as-tu à me dire? — Anne, écoute un peu. Je crains...

ANNE VERCORS. — Eh bien?

LA MÈRE. — Bibiane
Couchait dans la chambre à côté de la mienne, cet hiver, et nous causions le soir dans nos lits.
— Bien sûr que c'est un brave garçon. Il est fils unique et aussi riche comme nous. Nous pourrions lui donner nos terres du bas.
Je voulais te parler de lui aussi.

ANNE VERCORS. — Bon. Eh bien?

LA MÈRE. — Eh bien! rien.
Sans doute que Violaine est l'aînée.

ANNE VERCORS. — Allons, après?

LA MÈRE. — Après? Que sais-tu s'il l'aime? Éloi Baube, tu sais,
Sans doute qu'il l'épouserait bien.
Tu connais Bibiane. Elle est si butée!
Si elle a idée
Qu'elle épouse Jacquin, — oui! Elle est dure comme le fer!

Moi, je ne sais pas. Peut-être qu'il vaudrait mieux...

ANNE VERCORS. — Ce sera ce que j'ai dit. Je veux! Voyez-vous cela?

Jacquin épousera Violaine. Allons! je m'en vais le chercher, s'il n'est pas déjà aux champs.

(Il sort).

UNE SERVANTE, *du dehors.* — Madame, voulez-vous venir pour compter les draps?

(Sort la mère).

(Les femmes sont allées dans le fond du jardin sauf Violaine).

(Entre Baube. Il fait un signe à Violaine, qui paraît hésiter, puis entre).

VIOLAINE. — Bonjour, mon cousin.

BAUBE. — Ma cousine, je viens vous dire adieu

VIOLAINE. — Oh! Je m'en vais chercher mes parents.

BAUBE. — Restez. Je les ai vus sortir.

(Il pousse la fenêtre).

VIOLAINE. — Tout de bon, vous nous quittez?

BAUBE. — Je m'en vais me marier.

VIOLAINE. — Vrai?

BAUBE. — Avec Lidine.

168408

VIOLAINE, *joyeusement.* — Lidine! Soyez heureux! soyez heureux!

BAUBE. — Petite cousine Violaine!

VIOLAINE. — Comment?

BAUBE. — Est-ce qu'il ne faut pas que je t'étrangle?

VIOLAINE. — Eh bien? que dites-vous?

BAUBE. — Ne fais point la fière! Je sais bien qu'on t'a défendu de me tutoyer.
Mais tu n'en songeais pas tant quand nous allions ensemble dans les vignes,
Et que je faisais des sifflets aux autres avec des branches de merisier.
En tapant avec le manche de mon couteau, avec toi et Lidine.

VIOLAINE. — Et voilà que vous l'épousez, maintenant que nous sommes grands!

BAUBE. — Qu'elle aille au diable, la laide!

(Long silence).

Elle a les cheveux rouges comme un lièvre.
— Pourquoi faites-vous semblant de ne pas comprendre ce que je veux dire?

(Il la regarde en face).

VIOLAINE, *à demi-voix.* — Taisez-vous! Ne dites point une parole qui est de trop, car je ne vous épouserai pas.

BAUBE. — Je vous ai déjà parlé l'autre année, et justement, vous étiez avec Lidine.
C'était au printemps, et je n'avais pu me tenir de vous parler. Et vous m'écoutiez.
Et voici ce que vous me répondiez tout le long du chemin : « Non. — Non. — Non — Non — Non — Non. — Je ne veux pas. Je ne le ferai pas. — Je ne vous épouserai pas. — Non. — Non. »
De mauvaises paroles! et cependant j'avais de la joie à les entendre.

VIOLAINE. — Eh bien! que voulez-vous à cette heure?

BAUBE. — Vous entendre, cette dernière fois, me dire non.

VIOLAINE. — Non.

BAUBE. — Adieu.

VIOLAINE. — C'est vous qui ne m'aimez pas.

BAUBE. — Qu'est-ce que vous dites?

VIOLAINE. — Adieu, mon cousin! Il faut ici que nous nous séparions, soit tout à fait,
Soit que nous nous rencontrions de nouveau.
Adieu! Je pense que nous nous rencontrerons de nouveau, cousin!

(Baube sort).
(Des enfants entrent en courant).

PETITES FILLES, *criant, au dehors.* — Hhi! Hhi!

(Ils tirent Violaine par la robe et par les mains).

PREMIER ENFANT. — Marraine, viens voir! Dis, marraine, viens!

VIOLAINE. — Quoi, mon poussin?

DEUXIÈME ENFANT. — Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Viens voir! Ah! Ah! Ah! Hhi! Viens voir! Viens voir! viens voir!

VIOLAINE. — Qu'est-ce qu'il y a? Lâche-moi, petite coquine!

LES ENFANTS. — Viens voir! viens voir! viens voir! viens voir! viens voir! viens voir!

(Ils sortent en l'entraînant).

Anne Vercors et Jacquin Uri paraissent à la porte).

ANNE VERCORS, *s'arrêtant.* — Que me racontes-tu là?

JACQUIN URI. — Tel que je vous le dis! Votre limite est au ras du grisard. Ils ont gagné de deux bons pas.

ANNE VERCORS. — Voyez-vous cela!

— Oui, je le savais. En effet, je crois que le vieux me fait tort.

Tu as été par là? Mon bois pousse bien, hé?

— Entre, Jacquin! — Voilà que je suis vieux.

(Ils entrent).

JACQUIN URI. — Vous êtes trop bon.

ANNE VERCORS, *toussant profondément.* — Ha-Hat, hhach! hum!

(Il se tape sur la poitrine).

J'ai vu le temps
Où je n'aurais pas laissé manger sur ma terre d'un trait de charrue. Il ne faut pas être lâche sur son droit.

Mais maintenant je suis las. Qui va défendre mon bien, quand je n'y serai plus?

— Je crois que c'est le vent! Je n'ai jamais tant vu de méchanceté qu'ici, et de volerie!

JACQUIN URI. — C'est des dévorants!

ANNE VERCORS. — La terre
Produit le pain qu'on se met dans la bouche,
Non sans la peine des animaux
Et de l'homme afin qu'il ne meure point, avec la bienveillance du ciel;
Telle est la force de la terre qui est au-dessous.
Je possède ce champ et le fruit en est à moi,
Afin que je dispense la nourriture aux hommes et aux bêtes.
C'est mon bien.
Et je suis l'œil qui voit tout, afin que je recueille la moisson entière.
Car, si le bûcheron près du feu,
Si le faucheur en Juin restait trop longtemps sous la haie, j'apparaissais derrière comme un lion,

Disant : « Gagne ton pain! et moi je te paierai ton dû! »

Et j'enfonce le bras dans les meules pour voir si le vivre s'échauffe, de peur que, n'étant pas sec, il ne tourne en poussière.

Je ne suis pas comme l'homme riche, comme la cigale qui vit assise sur la feuille de trèfle, à rien faire!

Moi, je commande et puis je sais, et il n'y a pas d'ouvrier qui m'en remontre. — Ha! —

Et voilà quarante ans que je suis ici, achetant, vendant, et je connais chaque morceau de terre, ce qu'il lui faut, ce qui est du côté du bois et ce qui est du côté du chemin.

Levé premier, couché dernier, beaucoup de mal, peu de profit.

Et si tu connaissais la mauvaiseté des gens! Mais tu ne le sais pas.

Cependant j'ai du bien.

Mais qu'est-ce que cela va faire, maintenant que je laisse ces femmes seules

Avec le mauvais monde d'ici?

JACQUIN URI. — Bon! vous êtes encore là pour un bout de temps.

ANNE VERCORS. — Tu es le seul homme que j'aime. Entends-tu?

Épouse ma fille Violaine,

Ne méprise point mon enfant. Et ne t'en va point chercher quelqu'une de ces filles à chapeaux.

Elle est simple et obéissante. Ne me refuse pas d'en faire ta femme, Jacquin.

JACQUIN URI. — O père!

ANNE VERCORS. — Quand je m'en reviens bien fatigué, je me dis :

« Je vais trouver mon enfant Violaine », et de la voir est comme la vertu de l'eau,

Toi, prends-la et ôte-lui mon nom. Va-t'en vers elle et dis-lui :

Violaine, votre père

Veut que je vous prenne pour femme.

JACQUIN URI. — O père! Je ne crois pas ce que vous me dites et je sais bien que ce n'est pas vrai!

C'est ma mère qui va être bien aise! car je n'avais plus de cœur à rien, et un enfant m'aurait mené où il voulait, me prenant par le petit doigt.

Et à trois heures de la nuit, quand j'avais porté à manger aux chevaux,

Quand je me recouchais, je ne pouvais plus dormir,

Et je disais : « O très chère Violaine! », pensant qu'elle ne m'épouserait pas. — Bien sûr qu'elle ne voudra pas de moi.

ANNE VERCORS. — Avant un mois, elle te passera le pain par-dessus la table.

Maintenant il faut voir la mère. — La voici.

(Entre la mère).

ANNE VERCORS. — Va-t'en dire à Violaine
Que déjà les femmes préparent la robe de noces!
Qu'elle-même mette des brins de jasmin sur ses pieds.
Car l'homme est là qui s'en va la prendre,
Comme l'ardent chien de berger qui ramène une brebis, lui ayant saisi l'oreille entre les dents.

LA MÈRE, *à Jacquin.* — C'est-il que vous l'épousez?

ANNE VERCORS. — Holà hé!

(Entre une servante).

A boire! buvons un coup!
— Regarde-le, voilà l'agriculteur.
Il est droit comme un pied de chêne! Il est haut comme un jeune limonier.
Et le soleil a décoloré
Le haut de son poil comme les barbes de l'épi.
— Je te donnerai l'Héritage et les Demi-muids. Avec ma ferme de Chantraine, et le bois des Remises, et toute la terre jusqu'au chemin du Pas-Saint-Georges.
Cela te va-t-il?

JACQUIN URI, *après un silence.* — Oui.

(La servante apporte une bouteille et des verres).

ANNE VERCORS. — A ta santé, nom de nom!

(Ils boivent).

ANNE VERCORS, *à sa femme.* — Que dis-tu?

LA MÈRE. — Je suis bien contente.

(Elle pleure).

ANNE VERCORS. — Elle pleure, la femme! Va! voilà qu'on nous prend nos enfants et que nous resterons chez nous,

La vieille femme qui se nourrit d'un peu de lait et d'un petit morceau de gâteau,

Et le vieux aux oreilles pleines de poils blancs comme un cœur d'artichaut.

— Maintenant, iras-tu parler à cette petite fille?

LA MÈRE. — Si tu veux.

ANNE VERCORS. — Non, moi. Je lui parlerai moi-même. — N'aie point peur, mon garçon.

(Il aperçoit les enfants).

Holà, les enfants! —

Venez un peu! arrivez voir!

(Les enfants entrent).

Comment cela va-t-il, souris, oiseaux? — Qui est-ce qui a entendu, ce matin? On a apporté un petit enfant dans le pays.

C'est le bonhomme qui passe. Il arrive avec sa voiture, comme le cocassier.

UN ENFANT. — A quelle heure que c'était, dis?

ANNE VERCORS. — Quand les canes déjuchent, quand les poulailles vont à l'eau,
Quand le coq mène les poules pisser.
Quand j'étais jeune, gamins...

L'ENFANT. — Comment que c'était, dis, mon oncle?

ANNE VERCORS. — Les lentilles étaient larges comme des palets, les prunes étaient grosses comme des crottes d'âne. Les pêches
Pétaient, et il tombait des gouttes de sucre sur les feuilles.
Quand une femme voulait arracher un navet pour faire la soupe,
Elle ne pouvait pas, et elle appelait son homme; et il s'en venait, et gueulait :
« Va-t'en me chercher l'hoyau! va-t'en qu'ri le voisin pour qu'il nous aide! »
Pour avoir un potiron, il fallait un levier, et mettre le pied sur le bout.

L'ENFANT. — Ho!

ANNE VERCORS. — Le chou
Était tendre comme un cœur de romaine. Les petits pois
Vous fondaient dans la bouche comme des grêlons, tout sucre!
Je ne dis pas de mensonges.

(Silence).

LE PLUS PETIT. — C'est pas vrai!

ANNE VERCORS. — Comment, pas vrai, malhonnête?

TOUS LES AUTRES. — C'est pas vrai! c'est pas vrai!

ANNE VERCORS. — Comment, pas vrai? Attends, fiel de corbeau!
Attends, poil de queue de vache! Eh bien!

(Les enfants se sauvent).

C'est ainsi que je radote, comme une vieille bourrique qui raconte des histoires durant qu'elle se fait téter, en remâchant un petit brin de paille.
— Bon. Toi, va-t'en m'attendre dans le clos, pendant que je parlerai à Violaine

(Ils sortent).

BIBIANE, *se montrant.* — Va, et dis-lui qu'elle ne l'épouse pas!

LA MÈRE. — Comment, tu étais là?

BIBIANE. — Va-t'en lui dire qu'elle ne l'épouse pas!

LA MÈRE. — Qui, elle? Que sais-tu si elle l'épouse?

BIBIANE, *montrant la place où elle était.* — J'étais là; j'ai entendu.

LA MÈRE. — Eh bien! C'est ton père qui le veut.

BIBIANE. — Va lui dire qu'elle ne l'épouse pas, ou je me tuerai!
Je me pendrai dans le grenier.

LA MÈRE. — Que dis-tu, méchante?

BIBIANE. — Voilà qu'elle veut me le prendre! Voilà qu'elle veut me le prendre, à cette heure! C'est moi
Qui devais toujours être sa femme et non pas elle. Elle sait bien que c'est moi.

LA MÈRE. — Elle est l'aînée.

BIBIANE. — Qu'est-ce que cela fait?

LA MÈRE. — C'est ton père qui le veut.

BIBIANE. — Mon père, je le déteste! et toi aussi! Je sais bien que vous ne m'aimez pas!
Vous l'avez toujours préférée. Oh! quand vous parlez de votre Violaine, c'est comme du sucre,
C'est comme quelqu'un qui mange une cerise, au moment qu'il va cracher le noyau.
Mais Bibiane, l'agache! Elle est dure comme le fer! elle est aigre comme la cesse!
Je suis aussi belle qu'elle, quoique j'aie la bouche plus grande.
— Et vous lui donnez ce qu'il y a de mieux! Allez! toutes les bonnes terres! une ferme toute louée!

LA MÈRE. — Tu en auras autant comme elle.

BIBIANE. — Oui, des grives! des limons qu'il faut cinq bêtes pour labourer! les mauvaises terres de Chinchy.

LA MÈRE. — Ça rapporte bien.

BIBIANE. — Pour sûr.
Des chiendents et des queues-de-renard, du séné et des bouillons blancs! J'aurai de quoi me faire de la tisane.

LA MÈRE. — Tu sais bien que ce n'est pas vrai,
Mauvaise!
Tu sais bien qu'on ne te fait pas tort de rien!
Mais c'est toi qui as toujours été méchante!
Quand tu étais petite,
Tu ne criais pas quand on te battait.
Dis, noirpiaude! vilaine!
Est-ce qu'elle n'est pas l'aînée? — Qu'as-tu à lui reprocher,
Jalouse? Mais c'est comme ta servante.
Eh bien! elle se mariera la première, et tu te marieras aussi, après.
— Vois, elle n'est plus là. Ton père est en train de lui parler.

BIBIANE. — C'est vrai! Va tout de suite! va tout de suite!

LA MÈRE. — Où cela?

BIBIANE. — Tu sais bien que c'est moi! dis-lui qu'elle ne l'épouse pas, Maman!

LA MÈRE. — Je n'en ferai certes rien!

BIBIANE. — Dis-lui qu'elle ne l'épouse pas, ou je me tuerai!
Je me pendrai dans le grenier où on étend le linge; je me couperai la langue avec les ciseaux, comme on fait aux pigeons.

LA MÈRE. — Ho!

BIBIANE. — Crois-tu que je ne le ferais pas?

LA MÈRE. — Si.

BIBIANE. — Va donc!

LA MÈRE. — O
Tête!

BIBIANE. — Tu n'es là-dedans pour rien. Dis-lui cela seulement.

LA MÈRE. — Et lui,
Que sais-tu s'il voudra t'épouser?

BIBIANE. — Certainement il ne voudra pas.

LA MÈRE. — Eh bien...

BIBIANE. — Hé?

LA MÈRE. — Je lui dirai
Cela seulement. Bien sûr qu'elle ne sera pas assez sotte pour te céder.

BIBIANE. — Peut-être. — Va. Fais ainsi.

(Elles sortent par différents côtés).
(Entrent Anne Vercors et Jacquin Uri).

JACQUIN URI. — Et que lui avez-vous dit?

ANNE VERCORS. — Faut-il te le répéter encore?

JACQUIN URI. — Que vous a-t-elle dit?

ANNE VERCORS. — D'abord je lui parlai du mariage et de la femme quand elle se marie au jour de son humiliation et son sein se gonfle de lait.

Il n'est plus temps de se parer et voici que sa beauté

N'est plus; le sacrement de jalousie.

C'est ainsi que nous marchions ensemble à petits pas, elle appuyant sa tête contre mon cou,

Tandis que nous écoutions

Les bruits de l'insecte petit et tout oiseau qui chante premièrement.

Et je dis ton nom, Jacquin. Et alors elle se sépara de moi, et je la voyais à mon côté

Toute droite, telle que la fleur appelée Impériale et le premier-né entre les lys, belle comme la couleur de l'or.

Et j'étais plein de tristesse. C'est ainsi que je lui parlai de toi.

JACQUIN URI. — Mais qu'a-t-elle répondu?

ANNE VERCORS. — Rien, mais elle était toute rouge.

Et elle me jeta un regard et dit : « Dis-lui qu'il ne batte pas aussi fort son pauvre cheval, le Gris. » Et alors elle se sauva.

JACQUIN URI. — Certes...

Certes ce sera un heureux cheval!

(Rentrent les femmes, puis Violaine venant du fond du jardin).

ANNE VERCORS. — La voici. Ne te montre pas.

(Elles se remettent à l'ouvrage, étirant les draps dans toute leur longueur et les pliant).

UNE DES FEMMES, *à Violaine.* — Je crois que votre mère vous cherche.

VIOLAINE. — J'étais au fond du clos. Le linge est déjà presque sec. — Tirez bien.

(Elles se pendent sur les bouts).

(Entrent les enfants en courant. Tous les pigeons s'envolent à grand bruit).

LES ENFANTS, *se pressant autour de Violaine.* — Violaine! Marraine! Maman Violaine!

VIOLAINE. — Encore vous! et le pauvre gros qui arrive par derrière!

UNE PETITE FILLE, *se pendant à son cou.* — Marraine Violaine! Maman Violaine!

UNE DES FEMMES. — Veux-tu bien, grande niaise! Attends, effrontée!

VIOLAINE. — Laisse donc. *(Aux enfants :)* Où avez-vous été? Voyez comme ils soufflent! Eh bien, voyons, quoi?

(Silence).

UN DES ENFANTS. — Raconte une histoire.

VIOLAINE. — Une histoire à cette heure-ci?

LES ENFANTS. — Nous sommes fatigués! Raconte une histoire! raconte une histoire!

VIOLAINE. — Je ne sais point d'histoire.

UNE PETITE FILLE, *criant.* — Si!

VIOLAINE. — Qu'est-ce qu'il faut raconter?

LA PETITE FILLE, *criant.* — Raconte une histoire!

VIOLAINE, *lui mettant le doigt dans la bouche.*

Il ne faut point ouvrir la bouche trop grande : Histoire! — Hi! comme elle montre les dents!

ANNE VERCORS. — Ecoute comme elle leur fait des contes; je ne sais pas où elle va les chercher.

(Tous les enfants se sont assis autour de Violaine).

VIOLAINE. — Chut! psch! chut! Ecoutez bien. —

(A demi-voix).

Il ne faut pas ouvrir la bouche trop grande : histoire! —

(A une des femmes).

Prends l'autre bout de la toile. Je la raccommoderai de celui-ci.

LES ENFANTS. — Raconte!

VIOLAINE. — Une fois, dans le temps,
Il y avait un vieux homme qui n'avait jamais voulu se marier. —
Marine, prête-moi ton dé.

LES ENFANTS. — Raconte!

VIOLAINE. — Sa mère était très fâchée de cela, et voici à la fin qu'elle lui donna une pierre précieuse, disant :
« Prends-la,
Et donne-la quand ce serait à une bête animale! une compagne te sera faite, une compagnie te sera donnée. Et toi, tu redeviendras jeune. » Et le vieux homme se mit à rire.

(Pause).

Advint,
Un jour, qu'ayant grandement bu, il se souvint de la parole de sa mère, et s'étant assis sur le talus de son clos, il se mit à jouer de la flûte.
Et tous les animaux arrivèrent autour de lui,

Le bœuf et le cheval, et le cerf rouge, et l'âne, et le chameau. Les sauvages et les domestiques, et les oiseaux dans les arbres, et les poissons à l'œil rond dans la rivière.

Et il vint aussi un grand lion qui faisait beaucoup de mal dans le pays, mangeant les vaches et les moutons.

C'est ainsi que les humbles animaux s'assirent autour de l'homme vieux, le regardant; et lui, les ayant vus, leva

La belle pierre précieuse et il la tenait entre ses doigts comme un glaçon.

Et il se mit à rire comme un dieu!

Et il dit : O bêtes!

Qui de vous prendra la pierre précieuse, afin qu'il devienne une femme d'homme? La mienne, et elle prendra soin de ma maison. Et moi, je redeviendrai jeune. »

Et tous le regardaient. Mais il n'appela point le bœuf, ni aucun oiseau

(Elle prend la main d'un enfant et compte sur ses doigts).

Ni le cheval, ni le cerf, ni le chien, ni l'éléphant.

Mais il regardait le grand lion, et, fermant les yeux, il l'appela, claquant doucement de la langue.

Et le lion vint et s'assit entre ses genoux. Et l'homme vieux lui dit : « Ouvre la bouche! » Et il lui mit la pierre précieuse sur le milieu de la langue, disant : « Garde-toi bien d'ouvrir la

bouche de peur qu'elle ne tombe, lion, jusqu'à ce qu'il y ait du changement. »

Mais il pensait en lui-même : « Choux! choux! Le grand bêtet ne pourra plus ouvrir la bouche, et il mourra de faim et de soif, et ainsi je serai débarrassé de la laide bête. » — Où sont les ciseaux? Cela ne fait rien.

(Elle casse le fil avec ses dents).

Et cela fait que

La mère le sut, et elle vint, et elle lui dit en colère :

« Voilà que tu as donné ta pierre précieuse au lion! Certes une compagne te sera faite, une compagnie te sera donnée! Elle viendra et te dévorera le cou! »

Et quand l'homme vieux l'eut entendue, il se repentit

D'avoir donné sa pierre précieuse à une bête

Et il se mit à pleurer

Si fort qu'il devint tout rouge, et les larmes lui coulaient par le nez.

Et il y avait là une petite brebis de six mois, et voyant que le roi pleurait,

Elle fut lui lécher la bouche, disant : « O roi, pourquoi pleures-tu? »

Et l'homme vieux dit : « Voici que j'ai donné ma pierre précieuse à une bête, et je la lui ai mise dans la bouche ».

Et la petite brebis de six mois, l'agnelle neuve s'en fut pour retrouver la pierre précieuse.

(Pause).

Et d'abord elle vit Golo l'âne; il léchait le mur, attendant qu'on vînt l'atteler.

Et elle lui dit : « Heureux le maître qui te possède, baudet!

Il te mettra une cloche d'or sur le poitrail, des pompons de soie à tes noires oreilles : Jamais

Je n'ai vu si beau bourri! »

Et l'âne se sentit bien aise; et il se mit à chanter et à répandre des crottins.

LES ENFANTS, *riant.* — Hi!

VIOLAINE. — Ainsi elle vit qu'il n'avait rien au-dedans de la bouche.

Et elle s'en vint trouver le bœuf. C'était un bœuf de mille, et elle commença de lui parler ainsi, bien doucement :

« Monsieur Bœuf-de-Bœuf! Lord Beef! »

LES ENFANTS, *riant.* — Hi!

VIOLAINE. — Et le bœuf l'ayant entendue comprit, et il mugit, plein de joie.

Et elle le quitta disant : « Avale la dravière fleurie! engoule la luzerne bleue! »

Et elle se remit à trotter, et voici qu'elle vit le lion!

Et elle eut grand peur et se sauva. Mais elle vit que le grand lion ne bougeait point.

Voilà donc qu'elle s'approcha de lui, et elle vit qu'il était tout maigre, car il ne pouvait point boire ni manger. Mais il gardait fidèlement

La pierre claire dans le milieu de sa bouche.

Et la petite brebis se mit en face de lui, et baissant les oreilles, elle se mit à bêler ainsi :

« Mé-hé-hé-hé-hé! »

Et le lion l'entendant frémit, mais il resta immobile.

Et elle s'en fut brouter l'herbe derrière lui, et il ne dit rien.

Mais, chancelant sur ses pattes, il baissait la tête,

Tel qu'un chien qui pleure de la cire, tel qu'un vieux toutou qui garde le feu. Et il se mit à pleurer.

Et la petite brebis l'ayant vu se mit à rire, disant : « O lion, voici que tu pleures comme une vache! »

« Certes, tu n'es plus le seigneur. Mais te voici comme un lion sur une enseigne d'auberge et un signe pour les charretiers qu'il fait trop chaud! » Et le lion l'entendant se sentit si malheureux qu'il se mit à bâiller de misère,

Et la pierre lui tomba de la bouche. Et l'agnelle la ramassa bien vite. Et le lion était si faible qu'il ne put la rattraper.

Or, l'homme vieux s'était caché dans son bûcher, et il disait : « Le lion jaune viendra, et il me dévorera comme un cochon. » Car il savait ce qu'il disait.

Et la brebis s'en étant revenue lui dit : « O roi, voilà que tu pleures encore! »

Et le vieux lui répondit : « Voici que je me serais fait une compagne et j'aurais trouvé

Une autre jeunesse comme l'aigle! »

Et l'agnelle lui donna la pierre précieuse, et elle se mit à parler pour de vrai, disant :

« O roi, ne donne point ta pierre précieuse aux bêtes féroces! »

Et elle devint une belle jeune fille.

Telle que la rose encore dure qui s'ouvre avec une odeur puissante, comme l'abeille nouveau-née qui déploie ses ailes humides!

Et l'homme vieux redevint comme un jeune gars. Et elle fut baptisée, et ils vécurent ensemble dans la même maison.

ANNE VERCORS. — Je pense qu'elle ne sait point si elle est belle ou laide.

(La mère paraît dans le jardin et fait signe à Violaine).

(Violaine la rejoint).

(Elles s'éloignent toutes deux).

JACQUIN URI. — Voilà qui va bien! Je ne jurerai plus après mon cheval.

O père, je serai heureux! J'aurai trouvé

Une main et la personne qui vient après.

Et je suis comme l'étranger que le cher petit garçon prend à même, l'embrassant au-dessous de l'œil.

O ma douce propriété!

UN ENFANT, *chantant au dehors.*

C'est l'alouette qui monte en haut
Qui prie Dieu pour qu'i fasse beau
Pour son père et pour sa mère
Et pour ses petits patriaux.

ANNE VERCORS. — Le loriot est dans le milieu de l'arbre blanc, il siffle!
Mais le merle est celui qui commence
Du nid quand il voit que la nuit devient bleue au-dessus de la mer des seigles,
Parce que
La merveille est amenée et qu'on voit!
L'astre
D'un trait perce les arbres, d'un coup il couvre la terre,
Prés sombres, cours d'eau, il emplit le ciel spacieux,
Baignant le lit et la route, celui qui s'en va et celui qui mange encore, et la femme dans son lit
Qui rit, encore pleine de larmes, parce qu'on lui montre le petit enfant cramoisi,
Et le vieillard qui meurt en tournant les pieds en dedans.
Vienne Midi! et le feu brûlant flamboie au-dessus des moissons et des clochers!

(Voix d'enfant au loin).

Compère Loriot
Qui mange les cesses et qui laisse le noyau!

ANNE VERCORS. — L'herbe verte
Couvre le large champ. Mais je n'emporterai point
La moisson à pleins bras. J'ai achevé
Ma journée et voici que je renverse le soc, hue!
Je ne suis pas d'ici, je me souviens d'un autre pays!

J'irai voir, avant que je ne meure!
Là où les chemins finissent et l'étendue est bleue devant les pieds.
Moi, moi,
J'irai voir, avant que je ne meure, la mer! avant que je ne sois réuni aux chevaux morts

JACQUIN URI. — Qu'est-ce que vous dites?

ANNE VERCORS. — Je te dis cela pour toi seul.
Je quitte l'antique village.
Car déjà du temps où Saint-Sixte et Saint-Sinice
Versaient l'eau sur leur tignasse couleur de chemin
Ils vivaient dans le blé et l'avoine.
Pour toi, reste sur la terre, agriculteur,
D'où tu portes à la bouche des hommes aux mains roses la main indispensable.
Je te donne Violaine. Je te laisse ces femmes.

(A part).

Je crois qu'il entend à moitié, comme un homme qui pense en soi-même.

JACQUIN URI. — Comment? est-ce que vous partez?

ANNE VERCORS. — N'as-tu pas entendu?

JACQUIN URI. — Non!

ANNE VERCORS. — Je pars sur-le-champ.

JACQUIN URI. — Pas avant que nous ne soyons mariés!

ANNE VERCORS. — Avant une heure! J'ai des souliers neufs. Je n'ai besoin de rien d'autre.

JACQUIN URI. — Qu'est-ce donc là?

ANNE VERCORS. — Il le faut! il le faut! J'irai vers la mer!

Mon cœur

Est comme une poule qui s'écarque dans la poussière! Viens dehors et tu verras le grand ciel bleu! l'air libre!

J'irai vers le lieu grand! j'irai vers le bruit des eaux!

J'ai soif! j'irai vers l'énormité de la mer!

Qu'elle me frappe le corps! qu'elle m'enlève avec un coup!

— Dis cela aux femmes, demain, que je suis parti.

JACQUIN URI. — Père!

ANNE VERCORS. — Va-t'en! Adieu!

JACQUIN URI. — Quand devez-vous revenir?

ANNE VERCORS. — Je ne sais pas. Va-t'en! Adieu!

(Jacquin Uri sort).

(Entre la mère, pleine de trouble. — On met la table pour le déjeuner; la nappe, les assiettes).

(Anne Vercors regarde en silence, puis il crie à la servante).

Holà! mon bâton! mon chapeau!

LA MÈRE. — Est-ce que tu sors?

ANNE VERCORS. — Apporte mes souliers! apporte mon manteau!

(La servante apporte ce qu'il a demandé).

LA MÈRE. — Comment? où vas-tu?

ANNE VERCORS. — J'ai affaire. Je te l'ai dit, il faut que j'aille dans mon pays.

LA MÈRE. — Oh! et c'est ainsi que tu pars tout d'un coup?
Pas avant d'avoir déjeuné, au moins?

ANNE VERCORS. — Je ne mangerai pas. Je n'ai pas faim de manger.
Mets du pain d'ici dans mon sac.

LA MÈRE. — Est-ce que tu pars pour longtemps?

ANNE VERCORS. — Oui. Il faudra que ces enfants se marient sans moi. — Est-ce ce que tu veux dire?

LA MÈRE, *ne répond rien, puis elle dit.* — Un mois? Plus qu'un mois?

ANNE VERCORS. — C'est cela. Bientôt je serai de retour; bientôt je suis ici de nouveau.

Mets-moi mes souliers.

(La mère s'agenouille et lui met ses souliers).

Pour la première fois, je te quitte, ô Maison!
Combernon, haute demeure!
Veille bien au ménage! Jacquin fera le gros œuvre.
Voilà mon assoiement, le fauteuil où je fais mes comptes l'hiver, Quand le vent souffle et qu'il pleut bien fort, et que vous écossez des brassées de haricots,
Et le feu flambe, éclairant le chien qui a trop chaud,
Et sur la table le panier plein de fleurs de tilleul où dort le chat Crapitoche
— Maintenant, il faut appeler ces jeunes filles.

(Il va à la porte et crie).

Bibiane! Bibiane! Violaine! Violaine!

LA MÈRE. — Anne Vercors!

ANNE VERCORS. — Eh bien?

LA MÈRE. — Dis-moi adieu!

ANNE VERCORS. — Qu'est-ce qu'il y a là sur la table?
Quoi? des fraises déjà?

LA MÈRE. — On nous les a envoyées. Nous aurons un bon déjeuner.

ANNE VERCORS. — Élisabeth!
Je me souviendrai de toi, comme au jour que tu étais vêtue de blanc.

Je ne t'ai point trompée avec des servantes.
Certes, je ne t'ai point trompée, mais je t'ai gardé
Ma foi.

(Il prend des fraises dans sa main et les lui donne à manger).

Mange dans ma main, mère! mange dans ma main, mon honnête compagne!
Adieu!

(Entre Violaine, puis Bibiane, la regardant avec curiosité).

LA MÈRE. — Votre père s'en va.

(Anne regarde Bibiane longuement et sérieusement, puis il lui tend la main).

BIBIANE, *lui baisant la main.* — Adieu, père!

(Silence. Anne Vercors est debout regardant devant lui, comme s'il ne voyait pas Violaine qui se tient, pleine de trouble, à son côté. A la fin, il se tourne un peu vers elle, et elle lui passe les bras autour du cou, la figure contre sa poitrine, sanglotant).

ANNE VERCORS, *comme s'il ne s'en apercevait pas, à la mère.* — Dis aux gens qu'ils entrent.

(Les gens de la ferme et de la maison qui se tenaient à la porte entrent dans la salle. Anne Vercors leur parle, ayant toujours Violaine à son cou).

Je m'en vais pour un peu de temps.

J'ai toujours été juste pour vous. Si quelqu'un dit que non, il ne dit pas la vérité.

Je ne suis pas comme d'autres maîtres, mais je loue et je blâme quand il faut.

Maintenant que je m'en vais, faites comme si j'étais là. Car je reviendrai; je reviendrai au moment que vous ne m'attendrez pas.

(Il leur donne à tous la main).

Dites à Pierre qu'il mette le cheval à la voiture. Il me mènera jusqu'à la Croix-Blanche.

(Silence).

ANNE VERCORS, *se penchant vers Violaine.* — Qu'est-ce qu'il y a, petite fille? Qu'est-ce qu'il y a, ma petite brebis?

Tu as échangé un mari, pour ton père.

VIOLAINE. — Hélas! Père! hélas!

(Il lui défait doucement les mains).

LA MÈRE. — Dis quand tu reviendras.

ANNE VERCORS. — Je ne puis pas le dire.

Peut-être que ce sera le matin avant le jour, et peut-être à onze heures,

Quand les hommes remettent leur veste;

Et peut-être le soir que vous entendrez mes pas sur la route, quand on n'entend plus

Qu'un aboiement au loin et toute grenouille qui coasse sous la feuille aquatique.

Adieu!

(Il sort).

ACTE II

Le lendemain. — Le milieu du jardin. Un grand cèdre. — Bibiane, la Mère.

BIBIANE. — Qu'a-t-elle dit?

LA MÈRE. — J'amenais cela tout en allant.
Et d'abord elle m'écoutait, les yeux baissés.
Et je lui parlai de toi,
Et elle devint sérieuse, et elle me regardait en face, imitant avec ses lèvres la forme de mes paroles.
Et avant qu'elle n'eût rien dit encore,
Elle devint pâle comme la boue, et je vis qu'elle avait compris.

BIBIANE. — Eh bien? que dit-elle?

LA MÈRE. — Oh!
Elle ferma les yeux comme quelqu'un qui a reçu un coup dans le ventre.
Et moi je me mis à pleurer, et je disais : « Non! Non! Violaine, mon enfant!
Ecoute! je ne te demande rien! Violaine! »
Et à la fin elle rouvrit les yeux, et elle me

regardait avec une expression de douceur et de reproche,

La bouche ouverte, avec un fil de salive entre les lèvres, comme un petit enfant qui fait attention!

Et puis elle se détourna et elle se mit à gémir.

Et je voulais encore lui parler, mais avec la main, elle me fit signe qu'elle voulait être seule.

Et depuis elle ne m'a plus dit un mot.

BIBIANE. — Chut!

LA MÈRE. — Qu'y a-t-il? J'ai regret de ce que j'ai fait.

BIBIANE. — Bien! — La vois-tu au fond du clos? Elle marche derrière les arbres.

Ah! on ne la voit plus.

(Silence).

LA MÈRE. — Je crois que Jacquin Uri doit venir ce matin.

BIBIANE. — Oui. Éloignons-nous d'ici.

(Elles sortent).

JACQUIN URI, *entre.* — Elle n'y est pas. Cependant elle m'avait dit hier

Ce seul mot qu'elle me rencontrerait ce matin

Sous le cèdre.

BIBIANE, *entre.* — Qui cherchez-vous, regardant de côté et d'autre

Comme un laboureur dans son champ qui guigne voir s'il ne trouvera pas un brin de saule
Pour réparer son trait parce qu'il s'est cassé?

JACQUIN URI. — Moi?

BIBIANE. — Je pense que vous cherchez Violaine.

JACQUIN URI. — Vous savez où elle est?

BIBIANE. — Sans doute bien,
Qu'elle est allée jusqu'à la fourche du chemin pour dire
Adieu à mon cousin Éloi, il s'en va.

JACQUIN URI. — Il s'en va d'ici pour se marier.

BIBIANE. — Ils ont toujours été amis ensemble.

(Silence. Bruit d'oiseaux).

JACQUIN URI. — A cette heure, je mangerai souvent chez vous.

Vous savez que j'épouse votre sœur Violaine?

BIBIANE. — Je le sais.

JACQUIN URI. — Hé?

BIBIANE. — Eh bien?

JACQUIN URI. — Je pensais que vous vouliez parler.

(Demi-pause).

BIBIANE. — Bien. Je serai toujours votre amie.

(Elle sort).
(Entre lentement par le fond Violaine).
(Elle s'arrête en face de Jacquin Uri, sans paraître le voir, derrière un espalier).

JACQUIN URI. — Quelle est celle-ci qui se tient debout en face de moi, plus douce que le vent l'été, telle que la lune à travers les jeunes feuillages?

Sa taille est comme de celle qui a achevé de grandir et il n'y a point de rides sur sa face.

Elle est

La mienne et sa vue est comme le trait

De l'haleine avec laquelle on se réveille;

Son visage est comme la puissance du roi, ses cheveux sont comme l'or et l'argent,

Fauves avec des reflets d'argent comme la menthe, comme le dessous de la feuille!

O personne intacte! ô jeunesse de ma fiancée à travers les branches en fleurs, salut!

(Ils s'avancent l'un vers l'autre par l'allée transversale du milieu).

JACQUIN URI. — Ce n'est plus comme quand je te rencontrais, avant.

Je ne te laisserai point passer, mais le jour est venu que je me tienne à l'encontre. Je te rencontre sous le cèdre!

Couleur de la rose! Je vous vois et cela me paraît si innocent et si doux que je ne puis re-

tenir ces nobles larmes. Je te vois et les larmes me sortent des yeux!

VIOLAINE, *la tête basse.* — Jacquin Uri! Mon père
M'a parlé de vous, tandis que nous passions ici
Hier, et je ne savais pas qu'il dût partir.
Et il m'a dit que je vous épouse. Car est-ce qu'une femme vit seule?
Mais il faut qu'elle se remette en la puissance de son aîné.

JACQUIN URI. — Ton père est parti et sans doute qu'il ne reviendra pas.
O jeune fille, veux-tu? moi, je te serai un père et une mère.
Cependant ce ne sera point le même amour. Veux-tu que nous nous aimions d'une manière que nous ne comprenions point?
Je te cueillerai tout entière et je t'enlèverai depuis les pieds!

VIOLAINE. — Heureuse
Celle qui, ayant reconduit un ami, ferme doucement la porte
Tandis qu'il y a encore, avant qu'ils ne soient mariés, deux jours, trois jours!

JACQUIN URI. — Pourquoi parles-tu en dessous? que regardes-tu à terre?
Violaine! lève la tête, mon doux lilas, et regarde-moi, afin que je voie tes yeux!
Tourne vers moi ton clair visage!

VIOLAINE. — Plût au ciel que je fusse morte...

JACQUIN URI. — Violaine, que dis-tu?

VIOLAINE. — ...Hier, peut-être que vous auriez pleuré!

JACQUIN URI. — Violaine, qu'est-ce que tu dis? Je ne comprends pas! est-ce que tu ne veux pas m'épouser?

VIOLAINE. — C'est cela, — non, je ne vous épouserai pas.

(Silence).

JACQUIN URI. — Voudriez-vous me répéter ce que vous avez dit?

VIOLAINE. — Non, je ne vous épouserai pas.

JACQUIN URI, *en lui-même.* — « *C'est cela, non, je...* »

(Silence).

JACQUIN URI. — Vous savez que c'est votre père qui le veut, et toutes choses sont convenues. Mais est-ce que vous ne m'aimez point assez?

VIOLAINE. — Je ne vous répondrai point à cela...

JACQUIN URI. — Jeune fille! une mauvaise pensée est en moi!

C'est pourquoi levez la tête et regardez-moi.

(Silence. — Violaine tient la tête baissée et ne répond point).

JACQUIN URI. — En ce cas, il fallait l'épouser et ne point le laisser partir pour qu'il en prenne une autre.
Mais le brutal
S'est servi de vous sans y penser, et vous vous êtes abandonnée à lui
Comme une servante qui a trop chaud, comme une fille dans la paille!

(Violaine gémit et ne répond rien).

Hé? ne répondras-tu point un mot?
— Lève la tête et regarde-moi *(Il frappe du pied)*. Lève la tête, par le diable! — Oh! ceci me rend enragé!

(Il la saisit par les cheveux et lui tire la tête en arrière. — Elle ferme les yeux pour ne point le voir).

VIOLAINE. — Certes, vous m'êtes un père et une mère.

JACQUIN URI. — Elle pleure! ô très belle Violaine! ô face couverte de larmes!
Et vois, moi, comme je souffre! O Violaine!
Pourquoi as-tu fait cela? ô ma
Très aimée, souillée de ce grossier péché!
O ma très chère!

(Silence).

Pardonne-moi ce que je t'ai dit. Je suis brutal.

(Silence).

Je pensais que notre mariage aurait été comme le cèdre incorruptible, comme la myrrhe qui empêche la corruption.

Et voilà que je rencontre, à la place de la virginité,

L'injure et, dans ma fiancée, la connaissance de celles qui sont mères.

Si tu veux, je t'épouserai,

Et je t'honorerai comme ma femme, ne me souvenant plus de ton péché.

VIOLAINE. — Patience! Encore, un petit peu encore.

JACQUIN URI. — Que dis-tu?

(Silence).

VIOLAINE. — Au bois il y a trois fontaines.

— J'entends bien loin le coucou

Qui fait pleurer les filles qui sont placées loin de chez elles,

Et dans le buisson le clair chant de la fauvette et l'oiseau qui annonce le beau temps.

Heureux ceux qui vivent ensemble, tandis qu'ils regardent au-dessus d'eux deux colombes;

Et l'une couvre l'autre de son aile, tandis qu'elle lui becquète le tour des paupières, pareilles à la pellicule du blé.

JACQUIN URI. — Que dis-tu?

VIOLAINE. — Non, je ne vous épouserai pas.

JACQUIN URI. — Violaine!

(Elle secoue faiblement la tête).

JACQUIN URI, *sourdement, baissant la tête.* — Aie pitié de moi, car je t'aime.

VIOLAINE. — Non.

JACQUIN URI. — C'est que tu l'aimes, sans doute.

VIOLAINE, *à voix basse.* — Non, je ne vous épouserai pas.

JACQUIN URI. — Ne dis plus un mot. Maintenant ceci est trop,
Ceci est un peu trop.

(Il se met à trembler).

VIOLAINE. — Ne me tuez pas.

(Silence).

JACQUIN URI. — Maintenant, ceci est un peu trop.

(Il s'avance vers elle. — Elle demeure immobile).

O méchante! je vas...
Est-ce que tu ne mériterais
Pas...

(Silence. — Il la regarde longuement).

Ah, ah, hélas! ah, ah, hélas!

(Il l'entraîne par la main).

La pièce du premier Acte.

LA MÈRE. — Le temps est bien au beau; j'entends les cloches d'Arcy.

J'entends le ramier au bois qui fait : Rrou-cou! Rrou-cou!

(Silence. — Elle soupire).

Ah!

BIBIANE, *entrant vivement.* — Ils viennent ici. Je pense que le mariage est rompu. Toi, tais-toi! toi, tais-toi! Entends-tu? Tais-toi! et ne va pas rien dire.

LA MÈRE. — Comment?

O méchante, vilaine! Tu as obtenu ce que tu voulais.

BIBIANE. — Laisse faire. Ce n'est qu'un moment. D'aucune façon ce mariage ne se serait fait. Car il faut

Qu'il m'épouse, moi et non pas elle. Cela sera mieux pour elle aussi.

Il vaut mieux que cela soit ainsi.

Entends-tu?

Tais-toi!

(Entre Jacquin Uri tenant Violaine par la main).

BIBIANE. — Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? Jacquin Uri!

Comme il est pâle! Il claque des dents comme un fiévreux qui sort de son lit.

JACQUIN URI. — Fer..., fer...

BIBIANE. — Quoi?

JACQUIN URI. — Fermez la porte.

BIBIANE. — Qu'y a-t-il? Violaine! qu'y a-t-il?

JACQUIN URI. — Regardez...
S'il n'y a personne.

BIBIANE. — La servante est dehors; il n'y a personne.

JACQUIN URI. — Fermez la porte.
(Elle ferme la porte).

Parce qu'il ne faut pas
Qu'elle soit déshonorée en public.

LA MÈRE. — Comment, déshonorée?

JACQUIN URI. — « *Comment déshonorée?* »
Comment as-tu veillé sur ta fille, vieille femme?
Reprends-la, car je n'en veux point.

LA MÈRE. — Comment?

JACQUIN URI. — Je n'en veux point, elle est gâtée. Qu'un autre la prenne, s'il veut.

LA MÈRE. — Quel autre?

JACQUIN URI. — Je dis qu'elle est flétrie, comprends-tu?
Je dis qu'elle s'est livrée comme une gardeuse de vaches!

LA MÈRE. — Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! ô homme méchant!
Violaine, je ne le crois pas! Comme il te

traite, ma pauvre fille! ma pauvre pudique enfant!

Mais on disait : la douce, la sévère Violaine.

— Vous mentez! cela n'est pas vrai.

JACQUIN URI. — Ah! Ah!

LA MÈRE. — Pourquoi riez-vous, scélérat! Cela n'est pas vrai! cela n'est pas vrai! —

Va, il vaut mieux que tu ne l'épouses pas. — Cela n'est pas vrai!

JACQUIN URI, *hurlant.* — Par la corne de Caïn!

Est-ce que je ris? est-ce que je babille des diries comme une femme soûle?

Mais c'est elle, elle, elle,

Elle-même qui me l'a dit,

(A voix très basse).

La garce! Est-ce que je ris?

C'est avec cet homme-là, oui, Baube!

Est-ce que je ris? Mais c'est comme si je m'arrachais de la jointure de mes os.

Elle me l'a dit.

LA MÈRE. — Comment?

JACQUIN URI, *à Violaine.* — Est-ce vrai, dis un peu? — Regarde si elle dit un mot; elle penche la tête vers la terre.

LA MÈRE. — Oh!

JACQUIN URI. — Vous la voyez! vous la voyez!

LA MÈRE. — Maintenant, je comprends!

JACQUIN URI. — Vous la voyez!

LA MÈRE. — O Violaine! Mais je ne laisserai jamais faire cela!

(Bibiane s'approche d'elle comme pour lui parler et lui mord l'oreille).

LA MÈRE, *criant.* — Ah!

JACQUIN URI. — Qu'y a-t-il?

BIBIANE. — Mère! qu'avez-vous?

(La mère reste immobile, clignant convulsivement des yeux, comme égarée).

JACQUIN URI. — Qu'avez-vous dit? Je ne laisserai pas faire cela?

BIBIANE. — Mère! — Je pense qu'elle n'est pas bien.
Mère, venez

(Elle sort, emmenant sa mère. — Violaine et Jacquin restent seuls ensemble. — Silence).

BIBIANE, *rentrant.* — Jacquin, maintenant, il vaut mieux que vous partiez. — Je suis fâchée de cela.

JACQUIN URI. — Vous, vous,
Je sais que vous êtes bonne. *(Il regarde Violaine de côté).* Votre père avait voulu
Que je l'épouse, afin que je le remplace près de vous.

BIBIANE. — Bien! bien! venez. — Croyez que je suis triste de tout cela.

(Il se dirige vers la porte puis, au moment de sortir, il se retourne tout tremblant vers Violaine. Bibiane le pousse doucement dehors).

VIOLAINE. — Maintenant, c'est fini! O Dieu! O Dieu!

BIBIANE. — C'est très absurde. Pourquoi lui avoir laissé croire cela?
Sans doute que ce n'est pas vrai. Que va-t-il penser de nous?

VIOLAINE. — O Dieu! O Dieu! O Dieu!

BIBIANE. — Ça n'est pas moi qui te l'ai dit.

VIOLAINE. — Oh! Oh!

BIBIANE. — Sans doute
Que tu ne veux plus te marier maintenant? qui est-ce qui voudrait de toi?
Tout le monde savait
Déjà que tu devais l'épouser.

VIOLAINE. — Non! je ne me marierai pas!

BIBIANE. — Eh bien!

(Pause).

Qu'en as-tu besoin?

(Violaine la regarde).

Donne-moi ta part de l'héritage afin qu'il reste entier.

Nous n'en aurions pas de trop; afin que nos enfants ne soient pas des pauvres. — C'est l'intention de notre père.

VIOLAINE. — Va, prends-la. Prends.

BIBIANE. — Et
Sans doute que tu ne veux pas rester ici maintenant,
Pour que mon mari voie ta figure tous les jours à table?

VIOLAINE. — Mais où veux-tu que j'aille?

BIBIANE. — Est-ce que nous pouvons te garder avec nous?

VIOLAINE. — Me chasseras-tu de la maison de mon père?

(Silence).

BIBIANE, *entre ses dents.* — C'est toi qui lui as dit
Cela. Après tout, tu le sais mieux que moi.

VIOLAINE. — Que dis-tu?

BIBIANE. — Oui.

VIOLAINE. — Ma cruelle jeune sœur! O Bibiane née un an après moi!

BIBIANE. — Je sais qu'il t'aime.

(Violaine gémit).

Eh bien! tu ne veux pas rester avec nous?

Entends-tu? il ne faut pas que tu restes avec nous.

VIOLAINE. — Regarde, ô Dieu! Où faut-il que j'aille vivre?

BIBIANE. — Ce n'est pas moi qui t'ai rien demandé.

(Silence).

BIBIANE, *violemment.* — Va-t'en d'ici!
Vois-tu! ne demeure pas plus longtemps avec nous, parce que je te hais! Pourquoi est-ce que tu es née, dis?
Est-ce que tu l'aimes? Regarde
Voir comme tu me le laisses, sans que je t'aie rien demandé,
Sotte! Est-ce que tu aimes ton bien? mais que quelqu'un te demande n'importe quoi,
Tu le lui donnes avant qu'il ait fini, n'importe qui,
Oui, n'importe quel galvaudeux, je t'ai vue! Pour moi,
Je l'aime. Et je suis jalouse et je garderai mon bien.
Mais à quoi est-ce que tu tiens,
Idiote? Qu'est-ce que tu fous ici? Va-t'en d'avec nous!

VIOLAINE. — Où est-ce que j'irai?

BIBIANE. — Où est-ce que tu iras? Va-t'en d'ici! est-ce que nous allons te garder chez nous?
Tu as mis la honte sur notre nom. Eh bien! elle est à toi! emporte-la avec!

Ne demeure pas avec nous, déshonorée!
Va-t'en! Hein? hein? entends-tu? Va-t'en! Va-t'en!
Va-t'en d'ici! Heu!

(Elle prend de la cendre dans le foyer et la lui jette à pleines mains dans la figure).

VIOLAINE, *poussant un grand cri.* — Ha!

BIBIANE. — Heu!

VIOLAINE. — Qu'est-ce que tu as fait? qu'est-ce que tu as fait? Oh!
Ah! Ah! que j'ai mal! Ah! que j'ai mal! Que m'as-tu jeté?
O mes yeux! où, où est la fenêtre? où es-tu?
Je ne vois plus clair, je ne vois plus clair!

(Elle s'enfuit en tâtonnant).

BIBIANE. — Qu'y a-t-il?

(Violaine s'éloigne en trébuchant par le jardin).

Violaine! qu'y a-t-il? Violaine!

(Violaine disparaît).

BIBIANE. — Violaine! Violaine, reviens! — Violaine!

(Elle fait quelques pas comme pour aller la chercher, puis elle s'arrête).

Bon, elle saura bien revenir.

(Elle s'avance d'un autre côté, comme pour regarder).

Je ne la vois plus.

ACTE III

Le père a volé des pommes de terre. Nous aurons à manger à ce soir.

PIÉFIN. — Hé! Pipi, Quatorze! est-ce que le vieux est crevé qu'i ne bouge plus?

PIPI. — I dort toujours. I cuve son vin.

(Il lui prend le sac et le met sur le dos du vieux).

QUATORZE. — Il a trouvé mes sous; je les avais pourtant bien cachés;
Et mon tabac aussi. — Changeons de main; qu'il est lourd!

PIPI. — C'est dommage que j'ayons pus la grande hotte!

L'IDIOT, *en avant.* — Khio-khio-khio-khio-khio-khio!-khio!

QUATORZE. — I ne dit rien. I marche en avant sans regarder, comme un bêtet.
C'est lui qui nous conduit.
— Hé, le Marquis!

(Coup de vent).

I fait trop froid. I ne neigera pas.

(Coup de vent).

LE VIEUX, *se réveillant.* — Houin! houin!

PIÉFIN. — Le v'là qui se réveille.

LE VIEUX. — Je suis g'lé jusqu'au trognon! Vous me laissez geler, salopes!

(Il leur tape sur la tête).

Je suis blet comme une nèfle! Mettez-moi un sac sur le dos.

QUATORZE. — T'en as déjà un, vieux!

LE VIEUX. — Mets-moi un sac!

PIÉFIN, *à l'Idiot.* — Donne-lui ton sac! T'en as pas besoin.

(Il lui prend le sac et le met sur le dos du vieux).

L'IDIOT, *furieusement.* — Khio-khio-khio!

LE VIEUX, *riant.* — Hi! hi! Khio! khio! Quoi qu'elle dirait, si elle savait ça? Alle me grondait tout le temps.
Hi! hi! Hé, le Marquis!

(Il saute de joie).

PIPI. — Tiens-toi tranquille, vieux! ou je vons te foutre dans la mare.

LE VIEUX. — Hi! hi! Atchoum! atchoum!

(Il éternue et s'essuie le nez sur les cheveux de Quatorze).

PIÉFIN. — Crée vie de misère! cré pays! foutu pays de saloperie!
J'aurions dû rester à Arcy. On nous connaît par là. C'est pas comme ici. Du plus loin comme on vient, on sent l'odeur de la fumée des fagots. Cela sent la galette chaude et le pissot de bœuf!
C'est à Combernon qu'i faisait bon demander dans le temps.

Pas maintenant, ah non! mais du temps de m'am'zelle Violaine! Crée vie de rien du tout!

On dit qu'alle est partie. C'est l'année que mon frère est mort dans la croûte ed'Givray. On dit qu'alle a décédé.

Pas vrai, Pipi? on dit de drôles ed'choses.

Mais ici, c'te saloperie de pays! Rin que des pommes ed terre! C'est-i pas vrai? Rin que du grès et du sable, rin que des marais, c'est-i pas vrai?

(Coup de vent).

Hui! hui! schh! zzz!

Comment que je ferons, c't hiver? J'ai pas mangé ma faim c't'année, depuis que le Tambour nous a donné sa vache crevée. Les gens ferment leur porte tout sitôt qu'i voient le Marquis qui s'amène,

Gonet le cul qui va en avant. — Hé! le faraud!

(Il lui lance une pierre dans le dos).

Tu fais bin d'aller là, vieux!

LE VIEUX. — Quoi que tu dis? J'irai si ça me plaît.

PIÉFIN. — J'ai rien dit de mal, Papa.

LE VIEUX. — J'irai si ça me plaît. Ah! gueux!

Tu voudrais bin te débarrasser de moi! C'est-i pour ça que je t'ai élevé, dénaturé? Donne-moi ton bâton.

PIÉFIN. — J'ai pas dit ça.

LE VIEUX. — Donne-moi son bâton, Pipi.

(Il prend le bâton et lui en donne de grands coups sur le dos).

PIÉFIN. — Coï! coï! coï!

PIPI et QUATORZE, *riant.* — Hi! hi!

LE VIEUX. — Carcan!

Quoi que t'as à guingner, comme un jars qui jargande?

— Écoutez, Pipi, Quatorze! Je vous ai toujours ben élevés.

Allez avec qui que vous voudrez, que je vous ai dit. Mais ne nous déshonorez pas.

Ne nous amenez pas de traîneux; on nous connaît dans le pays. Je sons les L'Artifaille, je sons la Famille Royale.

— Bon sang! Vlà-t-i longtemps! Je sais pas quel âge eq j'ai! v'là que je suis ben vieux.

V'là-t-i longtemps que je traînons. Et l'hiver je couche dans la crèche avec les moutons,

Ou par terre quand je suis soûl et le frère de la poule me fiente sur la figure.

(Il tremblote).

O-o-o-o-o-o-o!

P-p-p-p-p-p-p!

Je pouvons pas travailler, je sons des idiots.

Menez-moi là..., l'aveugle...

Je serons ben là! Je resterons là.

(Il se rendort).

PIÉFIN. — Eh! le Marquis! par où que c'est qu'i faut aller maintenant?

L'IDIOT. — Tio! tio!

(Il tourne à gauche. Tous le suivent et s'éloignent).

(Il tombe quelques flocons de neige. Entre Bibiane, tenant un petit garçon aveugle par la main).

L'ENFANT. — Je veux pas marcher! je suis fatigué!
Maman! maman! où c'est que tu es?

BIBIANE. — Eh bien! je suis là. Qu'est-ce qu'il y a, mon Aubin?

LE PETIT AUBIN, *lui saisissant le bras.* — Où c'est que tu es? Hé! hé!

(Il pleure).

BIBIANE. — Encore un petit peu. Nous allons arriver. Et puis
Tu verras clair comme tout le monde. Viens.

LE PETIT AUBIN. — Hé! hé! je veux pas! Où c'est que nous sommes?

(Cloche à la volée au loin).

Qu'est-ce qui sonne, dis?

BIBIANE. — Tu sais bien; c'est la cloche de l'école; les enfants reviennent chez eux.

LE PETIT AUBIN. — Hé! hé!

BIBIANE. — Arrive un peu plus loin. — On m'a dit qu'elle passait par là.

LE PETIT AUBIN, *tâtant le châle de sa mère qui est noir et le mettant devant ses yeux.* — Qu'est-ce que c'est, dis d'quelle couleur eq c'est?

BIBIANE. — C'est rouge.

LE PETIT AUBIN, *criant.* — C'est pas vrai! c'est pas rouge! c'est pas vrai! c'est pas rouge! c'est pas rouge!

BIBIANE. — C'est noir.

LE PETIT AUBIN, *tapant du pied.* — Non! c'est pas noir! Oh! oh! où est-ce que tu es?

BIBIANE. — Viens, je vas te porter.

(Elle le met sur son dos; ils sortent).
Une autre partie du chemin
(Entre Violaine, en vêtements grossiers, la tête cachée dans un capuchon, et Baube).

BAUBE. — Ici!
Il a fallu que je te demande le chemin, car je m'étais perdu dans ce mauvais pays, et je t'ai reconnue à la voix.
Hé? hé? quoi? comment! qu'est-ce que c'est? que s'est-il passé?
Je pensais que tu avais épousé
Jacquin Uri. J'avais appris cela.

VIOLAINE. — Je m'en vais vous conduire
Jusqu'aux Cinq-Chemins. Après, tout droit.

BAUBE. — Tout droit, bien,
Voilà que tu fais comme ta mère, quand elle ne voulait pas répondre.

VIOLAINE. — Savez-vous comment elle va?

BAUBE. — Comment? ne sais-tu pas qu'elle est morte?

VIOLAINE. — Morte? que dis-tu? O mère!
— Que Dieu ait pitié de toi, mère! Hélas, mère!

BAUBE. — Mais elle est morte depuis cinq ans!

VIOLAINE. — Et est-ce que mon père est revenu?

BAUBE. — Je sais qu'il était parti.

VIOLAINE. — Mon cousin,
Je ne puis vous dire ce que vous me demandez.
Et, puisque vous m'avez reconnue, ne le dites pas.

(Silence).

BAUBE. — Ne le dirai-je pas à Lidine?

VIOLAINE. — Comment va-t-elle, la chère?

BAUBE. — Elle parle souvent de toi. Moi, je ne l'aime pas.

VIOLAINE. — Que dis-tu?

BAUBE. — Je sais qu'elle m'aime. Mais elle ne me plaît pas, je ne la trouve point belle.

VIOLAINE. — O méchant!

BAUBE. — Je t'aime, toi!
Où habites-tu? Qu'est-ce que tu fais ici? pourquoi es-tu habillée comme cela?
Mais voici que je te retrouve, ma belle!
Je n'ai point cessé de songer à toi, ma cousine!
Maintenant donc, te revoici! Pourquoi te caches-tu? Montre-moi ton visage! montre-moi ton tendre visage.

VIOLAINE. — Je veux bien.
Je te le montrerai. Regarde, toi qui trouves que ta femme n'est point belle!
Est-ce qu'il fait clair encore? est-ce que tu peux voir ma main?

BAUBE. — Montre-moi tes doux yeux, Violaine.

VIOLAINE. — Me voici. Je me tourne vers toi.

(Elle ôte son capuchon et se tourne vers lui).

BAUBE, *poussant un cri.* — Ho!

VIOLAINE. — C'est moi; je suis Violaine. Tu peux crier! J'ai vu le père Émile dans le temps.

BAUBE, *criant.* — Ah! ah! ô ma cousine! ma cousine!

O éteinte! ô Violaine! ô Violaine! Violaine! Violaine!

VIOLAINE. — Pourquoi m'appelles-tu? C'est moi.

BAUBE. — Violaine!

VIOLAINE. — Je ne puis te voir, ni aucun homme vivant.
Je ne vois aucune chose!
— C'est la cendre du feu! — Je suis morte par le visage. Mais j'entends, j'entends encore! je sens.

BAUBE. — Ah! ah!

(Pause).

VIOLAINE. — Ami, viens avec moi, ne te désole point.
Chut! chut!
Que dis-tu de ta femme, Lidine? Je voudrais aller l'embrasser, la chère, la chère? Jamais elle n'a dit une parole mauvaise. Jamais elle n'a fait de mal à personne.
— Il ne faut pas me bouder pour cela.

BAUBE. — Je ne boude pas, Violaine.

VIOLAINE. — Autrefois, la nuit de la Toussaint,
Toutes les deux, ayant ôté nos souliers,
Nous faisions le tour du cimetière, en faisant des prières, neuf fois, dix fois,
Pour des défunts, pour ceux dont personne

ne se souvient plus, et leurs os sont dans la terre comme des crânes de chiens.

Ainsi nous avions pitié d'eux.

BAUBE. — Mais qu'est-ce qu'il y a eu? à la fin!

Oh! oh! Tout de même, il y a six ans! Voilà que tu es aveugle, à présent!

VIOLAINE. — Eh bien? eh bien? chut! chut!

— ou bien

Je cueillais une plante et je lui montrais ce que c'est; car je savais cela.

Les plantes qui sont bonnes et celles qui font du mal.

Je l'aime bien : nous nous comprenions toutes les deux. Nous sommes deux pauvres petites filles.

(Pause).

BAUBE, *lui prenant la manche.* — Dis, je ne comprends point ce qu'elle fait.

Pour moi, j'aime à rire et à être bien content.

Je ne voudrais pas être aveugle! — O quand j'étais un petit garçon, l'été, quand j'allais au bain

Je passais par le sentier; oh! qu'il fait bon à cinq heures!

Et le matin quand il faut que je me lève bien tôt,

Passant le long du bois j'entends l'*Angelus* dans la plaine et il ne fait pas encore jour,

Et je dis : « Ha! voilà le maître d'école qui s'est levé. »

Et j'arrive quand il fait grand jour et je vois à mes pieds

La petite ville aux vieux toits. — Mais elle, on dirait que rien ne lui fait plaisir comme au monde.

Et quand la servante vient raconter à demi-voix

Qu'une telle s'est fait

Avorter, qu'on dit, ou que la fille d'étable se dérange avec un vieux, qu'est-ce que ça peut lui faire?

Je ne mens pas, elle se met à pleurer comme quelqu'un qui a mal aux dents.

Et la nuit je me réveillerai seul et je la trouverai en chemise, étendue sur le pavé de la cuisine.

Et alors je me mets en colère et je lui flanque des coups.

— Ses cheveux sont rouges; sa figure est parsemée de taches de son.

Ou une fois elle se met une chaîne de charrette autour de son pauvre corps.

Et elle m'a raconté qu'étant demoiselle, quand on tuait un cochon,

Elle allait en couper les soies, faisant de petits bouquets qu'elle se mettait autour de son cou,

Pour apprendre la patience. — Pourquoi fait-elle cela?

Et qu'est-ce que ça peut lui faire, les autres? Je ne m'en occupe pas.

— Et voilà que tu es devenue aveugle!

VIOLAINE. — Qu'est-ce que cela te fait? Ne t'en soucie pas.

Écoute, homme mauvais, je te raconterai une histoire,

Comme aux enfants quand il faisait trop chaud pour jouer.

L'eau versée

Dans le creux d'une pierre s'y corrompt.

Mais livre-toi comme à une bouche qui suce

Parce qu'ils ont soif, et dans ton cœur dur se plantera la racine de l'eau vive.

— Une fourmi s'étant attardée...

(Elle fait quelques pas sans rien dire).

BAUBE. — Eh bien?

VIOLAINE. — Voici qu'il fit nuit, et il faisait noir, et elle ne voyait plus son chemin.

Ainsi elle se mit à se lamenter, disant : « Qu'est-ce qu'ils vont dire chez nous?

J'ai peur, toute seule! Il n'est pas honnête pour une sage fourmi de passer la nuit dehors. »

Et voici que, regardant, elle vit un petit feu vert sous les herbes,

Entre trois brins d'herbe, entre deux fleurs de trèfle blanc.

Et elle dit au ver luisant : « Viens avec moi!

Parais! reconduis-moi jusque chez nous, beau ver!

Viens avec moi, mon petit ver! marche devant, ma petite lampe!

Et un gros morceau de sucre blanc te sera donné, bien sûr.

Cinq pucerons seront conduits demain chez toi. »

Mais le ver stupide ne répondit rien, et se contemplant dans l'éclat d'une goutte de rosée, il se comparait à la lune resplendissante.

Il fallait qu'il fût bien méchant.

(Pause).

BAUBE, *à demi-voix.* — Comment peut-on aimer de souffrir?

(Il se pince le bras).

VIOLAINE. — Je ne sais pas. Je suis une pauvre fille.

— D'abord, j'ai cru que ce ne serait rien, et que je pourrais bien faire mon ouvrage. J'étais servante.

Mais j'avais mal aux yeux, et je voyais, devant moi,

Comme quelqu'un qui n'a pas dormi, comme l'ouvrière qui ne distingue plus ses laines : ainsi s'effaçait le monde.

Et voici que je pouvais encore laver, mais non pas coudre.

BAUBE. — Que dis-tu? servante!

VIOLAINE. — Je vis bien que je deviendrais aveugle.

Et on ne voulait plus de moi parce que j'étais trop vilaine à regarder.

Et je dis : « Mon Dieu! mon Dieu! Mais! mais!

Comment est-ce que je serai? Toi, mon Dieu, protège-moi! »

Et je ne vis plus clair, comme quand on ferme les yeux.

BAUBE. — Aveugle!

(Silence).

VIOLAINE. — Je me rappelle une nuit, l'hiver, comme j'étais allée chez ma tante, il y avait de la neige,

Et je vis notre grand pommier tout plein d'étoiles,

Et je dis : « Ce n'est point le mois d'avril. Et voilà comme s'il était couvert de ses bourgeons blancs. »

BAUBE. — Et comment est-ce que tu as fait, alors?

VIOLAINE. — O mon Dieu! et alors je connus une autre lumière, elle est appelée lumière de la paix, avec un œil subtil!

— Une bonne âme me recueillit; et après, je fus seule. Ainsi j'étais aveugle.

Mais j'étais bien contente; et je pensais en moi-même : C'est bien fait!

Oh! que j'étais tranquille!

BAUBE. — Et qu'est-ce qui te fait vivre?

VIOLAINE. — O que j'étais folle quand je voyais! « Comment est-ce que je ferai? »
Et voilà que j'en ai de trop!
Voilà que je nourris cinquante personnes :
Ils viennent à moi comme les petits oiseaux autour d'une meule.
C'est vrai. S'il y a de pauvres vieux,
Des infirmes, des imbéciles, des gens qui ne sont bons à rien,
Ils viennent à moi, et je leur donne à manger.
Je ne vois plus, mais j'entends, j'entends encore!
Les cris de celui qui a bien mal, et les pauvres petits, et celui qui sanglote en dedans, Seigneur!
Et je gémis, et je leur porte secours comme je peux.

BAUBE. — Et où vis-tu? N'as-tu point peur?

VIOLAINE. — Au Géyn, c'est là que nous avons notre maison.
C'est moi qui les garde, comme une ouaille qui garde les loups.
Et le soir, il y en a qui s'assoient autour de moi, et je leur parle comme je peux.
Car un désir est en moi et ne me laisse point de repos le jour et la nuit;
Ainsi je leur raconte ce que je sais, parlant du lieu
Où on est bien, comme quelqu'un qui raconte les abeilles,
Jusque bien tard. Je ne les vois pas, mais je les entends; oh! que je les aime!

Et toi, ne bats point ma pauvre Lidine! ne la frappe point, cruel!

(Silence).

BAUBE. — N'est-il point naturel que l'homme et la femme aillent ensemble?

VIOLAINE. — N'est-il point naturel que la femme nourrisse elle-même son fruit?
Et pourtant souvent elle ne peut pas, parce que son lait n'est pas bon.
— Qui est là?

(Ils écoutent).

BAUBE. — Il n'y a personne.

VIOLAINE. — On vient. Par là! J'entends! J'ai peur!

BAUBE. — Veux-tu que je reste avec toi?

VIOLAINE. — Non. Allez-vous-en. Voici le chemin.

BAUBE. — Est-ce donc que je te quitte?

VIOLAINE, *montrant le chemin.* — Par là, tout droit. Bientôt vous verrez les lumières.
Adieu. Voilà le temps qui s'est radouci.

BAUBE. — Chère, chère Violaine! mon doux rouge-gorge! est-ce que je m'en vais te quitter? Oh! viens avec moi! laisse-moi rester avec toi! Adieu! adieu!

VIOLAINE. — Adieu!

BAUBE. — Nous allons revenir à Combernon. Est-ce que je te reverrai?

VIOLAINE. — Peut-être.

(Il sort. Elle demeure, écoutant. Puis on entend des pas. Entrent Bibiane et le petit Aubin.)

BIBIANE. — Est-ce qu'il y a quelqu'un ici? hé vous!

VIOLAINE. — Oh! oh! je reconnais qui c'est!

BIBIANE. — Par pitié, nous sommes bien las, mon petit et moi! on ne voit plus le chemin, et les feux follets
Nous ont égarés, ils errent sur les marais, comme les esprits maudits.
Par où est-ce
Pour que nous trouvions l'Aveugle?

VIOLAINE. — L'Aveugle? vous cherchez une aveugle dans la nuit?

BIBIANE. — Ha! qui êtes-vous?

VIOLAINE, *à demi-voix.* — Bibiane! Bibiane Vercors!

BIBIANE. — Violaine!

VIOLAINE. — C'est moi. Je suis celle que tu cherches.

(Pause).

BIBIANE. — Est-ce que tu es aveugle?

VIOLAINE. — Est-ce que
C'est votre enfant? Où est-il?

(Elle cherche de la main)

BIBIANE. — Va, Aubin! Voilà la dame.

AUBIN. — Où êtes-vous?

(Il cherche de la main. Ils se rencontrent).

VIOLAINE. — Est-ce que tu ne me vois pas, Aubin? Il fait nuit.

LE PETIT AUBIN. — Je suis aveugle, qu'on dit, Madame.

VIOLAINE. — Aveugle!

BIBIANE. — Toi, guéris-le! Fais qu'il voie clair.
Puisqu'on dit que tu guéris les gens en les touchant.

VIOLAINE. — Venez avec moi.

(Ils sortent).

Le Géyn. Une caverne dans les grès. Une petite fille.

VIOLAINE, *entrant avec Aubin qu'elle tient par la main.* — Jeannette, ma belle, je t'amène de la compagnie. *(A Bibiane.)* Entre.
Hein? je suis restée tard. Que dis-tu? Il ne faut pas avoir peur, petite sauvage!

C'est une bonne petite fille.
C'est elle qui me conduit quand je ne connais pas le pays.

LA PETITE. — Est-ce que vous voulez manger?

VIOLAINE, *à Bibiane.* — Est-ce que vous avez faim?

BIBIANE. — Il a mangé tout à l'heure.

VIOLAINE. — Couvrez-le bien. On ne peut pas faire de feu ici quand le temps est humide.

LA PETITE. — Not'dame, y a le vieux qui est revenu.
Vous savez, les L'Artifaille;
Ils l'ont rapporté, je crois ben qu'i ne va pas fort.

VIOLAINE. — J'irai le voir.

LA PETITE. — Il y a des gens qui vous attendent.

VIOLAINE. — Comment! Ils m'ont attendue jusque si tard! Va vite! dis-leur qu'ils entrent tout de suite. Qui est-ce?

LA PETITE. — Y a des femmes; y a un vieux qui demande que vous le receviez ici.

VIOLAINE. — Eh bien! fais-le entrer d'abord.

(Entre un vieux paysan tout courbé).

VIOLAINE. — Est-ce que vous voulez venir avec moi, Monsieur?

LE VIEUX HOMME. — Je vas vous dire, not'bonne dame.

J'aimons mieux venir ici. I me font trop de misère.

Je suis si tellement courbé, quasiment que je touche mes genoux avec el menton,

Et je suis comme quand on prend le sarment pour le provigner.

VIOLAINE. — Eh bien! et moi! comment est-ce que je ferai pour te nourrir?

LE VIEUX HOMME. — Ne me renvoyez pas!

Je suis si tellement ancien! ej compte, v'là que j'ai cinquante moissons.

VIOLAINE. — Cinquante fois! et de toute la récolte un peu de blé ne t'est resté dans le creux de la main pas même,

Et te voici qui mendies comme un petit oiseau?

Tu enfonçais les mains dans le tas, disant : « C'est comme des grains de plomb! il est si beau que de l'or! »

A quoi t'a-t-il servi d'être si mauvais à l'ouvrage?

Certes, tu travaillais du jour au soir

Et même le Dimanche, offensant Dieu.

Je ne sème point, et je te nourrirai. Je n'avance point dans un champ, frappant et

tirant de la houe, la face tournée vers la terre,
Et je te donnerai ton pain, car la prière est comme une paire de bœufs.
— Allons, reste ici. Ne pleure pas, mon homme! à la grâce de Dieu.

(Il sort. Entrent plusieurs femmes).

LA PREMIÈRE. — Madame, c'est le maître qui m'a envoyé. Il est bien malade.

VIOLAINE. — Qui cela?

LA SERVANTE. — Le meunier de l'Abbaye.

VIOLAINE. — Lui!

LA SERVANTE. — Il vous envoie un sac de farine. Je l'ons apporté sur la brouette.

VIOLAINE. — Gare celui qui sépare la farine du son, et la fleur de farine!
Dis-lui que je le remercie. Plût à Dieu qu'il m'eût appelée quand sa femme était malade
Avec sa tumeur au sein et qu'il m'eût laissée y mettre les lèvres.
Mais il m'injuriait chaque fois qu'il me rencontrait et une fois il a failli m'écraser
Avec ses gros chevaux, Seigneur!
— C'est bien. Dis-lui que j'irai le voir demain.

(Sort la servante).

UNE AUTRE FEMME. — Venez aujourd'hui! Tout de suite!

VIOLAINE. — Est-ce vous, Madame Plateau? Comment va Flore?

LA FEMME. — Hi! hi!
Le médecin a dit qu'il n'y avait plus rien à faire. C'est pourquoi je suis venue vous le dire,
Plaît-il, venez!
Peut-être ben qu'elle ne passera pas la journée.

VIOLAINE. — Hélas, pauvre mère!

LA FEMME. — Tous ses os sont malades comme du bois ladre.
Elle est bien patiente. Mais aujourd'hui elle n'a pas arrêté de crier.
Elle vous aime bien. Si vous couchiez une nuit avec elle, elle guérirait.

VIOLAINE. — Qu'est-ce cela?

LA FEMME, *lui mettant dans la main le pigeon qu'elle tient.* — Ah! c'est un pigeon que je vous apporte. Je n'ai pu en trouver qu'un.

VIOLAINE. — Sa tête pend le long de ma main et il n'y a plus de force dans son cou.
Est-ce elle qui vous a dit de venir?

LA FEMME. — Non.
Mais elle vous envoie ce bouquet
Elle veut que je lui mette ces plantes sur son lit
Pour qu'elle les sente, elle dit. Non point de fleurs aucunes,

Mais ces herbes qu'on met avec les morts, hi! hi! le romarin et le coq-franc,
L'hysope, le baume.

VIOLAINE. — Donnez que je sente. *(Elle prend le bouquet)*. Oh! que voici mieux que la giroflée et l'œillet!
Oh! oh! que leur odeur est bonne! elle est amère, mais elle fortifie le cœur. Certes, elle est plus forte que la mort.
Va; dis-lui qu'elle prie Dieu pour moi.

LA FEMME. — C'est-i que vous ne venez pas?

VIOLAINE. — Est-ce qu'elle ne souffre pas bien, prenant son mal en patience?

LA FEMME. — Sûr que oui.

VIOLAINE. — Eh donc! que ferai-je pour elle? Et lui reprendrai-je
Son mal accepté? Il est à elle. Oh! que je la jalouse de jalousie!
Console-toi! Voici qu'on te la prend, comme une grappe de raisin
Dont on tord la queue pour qu'il mûrisse plus tôt.
Et qu'il soit mis dans la main de la Vierge au jour de la Bonne-Dame.
Et elle ne souffre pour aucune faute. Mais le bois vert se tord dans le feu, et ainsi fait notre corps vil aussi.

LA FEMME. — Je n'ai jamais été heureuse. Mon mari boit.

Et il tapait sur moi comme sur du fer et nous avions toujours peur.

Tout le monde nous méprise dans le pays.

J'ai perdu tous mes enfants, et maintenant le dernier! Je mourrai bientôt aussi.

(Elle sort).

L'AUTRE FEMME, *une dame de la ville.* — Je n'ai pas pensé à rien prendre, mais si vous me guérissez, je vous donnerai quelque chose, bien sûr.

VIOLAINE. — Est-ce que vous êtes malade?

LA DAME. — J'ai un mal dans le ventre.

(Silence).

VIOLAINE. — Toutes choses viennent de Dieu.

LA DAME. — Est-ce que vous pouvez me faire quelque chose?

VIOLAINE. — Guéris-toi toi-même d'abord En ce qui dépend de toi.

LA DAME. — Comment me guérirai-je moi-même?

VIOLAINE. — Voyez.

LA DAME. — Je ne puis me guérir moi-même.

VIOLAINE. — Venez que je vous parle tout bas.

(Elle lui parle à l'oreille).

LA DAME, *troublée.* — Je ne sais pas. Pourquoi me demandez-vous cela? Il ne s'agit pas de cela.

VIOLAINE. — Est-ce qu'il ne faut point laisser toucher au médecin?

LA DAME. — Guérissez-moi seulement!

VIOLAINE. — Est-ce que c'est moi qui guéris?

LA DAME. — Vous ne pouvez donc rien pour moi?

(Violaine secoue la tête).

Je m'en doutais. Ah! voilà un beau voyage que j'ai fait.

VIOLAINE. — Est-ce que jamais je peux vous empêcher de mourir?
Mais je suis comme une herbe au bord de la route,
Bonne pour les uns et qui ne sert de rien aux autres ou leur nuit,
Mais le repentir donne la paix et la patience est plus belle que la couleur verte.
Et mourir est bon ou mauvais.

LA DAME. — Pas du tout, je ne mourrai pas!

Je viens de bien loin, et c'est pour m'entendre dire cela!

Voilà que vous m'avez fait dépenser de l'argent, voilà que vous m'avez fait perdre mon temps!

Vous n'êtes qu'une menteuse, une voleuse!

Pas du tout, je ne mourrai pas, espèce de mendiante!

J'irai voir d'autres médecins, j'irai voir le médecin et la dormeuse.

(Elle sort).

VIOLAINE, *à Bibiane.* — Et toi, est-ce que tu crois que je peux quelque chose pour toi?

BIBIANE. — Oui,
Je le crois, il le faut.

VIOLAINE. — Est-ce que je suis médecin savant? Regarde voir?

En outre, je ne suis qu'une menteuse et une voleuse.

BIBIANE. — Est-ce que le mien restera aveugle?

Les médecins disent qu'ils ne peuvent rien y faire

Je crois que tu peux nous faire du bien.

VIOLAINE, *souriant.* — Que cette foi te soit imputée à raison!

(Elle prend l'enfant dans ses bras).

Mon pauvre petit enfant! ma petite miette de sucre! est-ce donc que tu es aveugle?

LE PETIT AUBIN, *à voix basse.* — Oui, Madame.

(On entend le vent au dehors).

VIOLAINE. — Écoute le bruit!

LE PETIT AUBIN, *à voix basse.* — C'est le vent.

VIOLAINE. — Il passe sur la forêt.

C'est le vent, on ne sait d'où il vient, et il souffle le jour et la nuit, et la fumée des cheminées va dans un sens ou dans l'autre.

— Mais maintenant, c'est le vent du matin. Je pense que le jour se lève!

Est-ce que tu veux voir, partout où on entend du bruit?

LE PETIT AUBIN, *à voix basse.* — Je veux bien, Madame.

— Faites-moi voir clair!

(Il se serre contre elle).

(Tumulte. Passage de vent sur la forêt).

VIOLAINE, *à voix basse.* — Est-ce que tu sais qui est Dieu?

LE PETIT AUBIN, *à voix basse.* — Dis, est-ce que c'est comme le vent qu'on entend?

VIOLAINE. — On ne le voit pas, mais on est comme un aveugle qui entend, et c'est comme l'air sur la main.

Est-ce que tu n'es pas un tout petit enfant, Aubin? demande-lui pardon.

LE PETIT AUBIN, *à voix basse.* — Oui.

VIOLAINE. — Aie pitié de lui, notre Seigneur! N'y a-t-il pas un désir
Entre l'enfant de l'homme et toi? et qui est plus fort que toi?
Il t'appelle et voici que ta Sainteté est présente.
Seigneur, s'il vous plaît, Seigneur! Seigneur! fais-lui qu'il voie!

(Elle le baise longuement sur les deux yeux. Elle lui maintient quelque temps les doigts sur ses paupières, le tenant tourné vers le fond de la caverne).

VIOLAINE, *à Bibiane, ôtant ses mains.* — Ouvre le rideau!

(Bibiane ouvre le rideau. Une bouffée de pluie pénètre dans la caverne. Matin d'hiver dans le ciel obscur. On distingue dans la nuit des branchages agités par le vent).

(Le petit Aubin toujours sur les genoux de Violaine regarde avec étonnement, et considérant le visage, il se rejette en arrière avec horreur).

Oh! que tu es laide, lâche-moi!

(Violaine rabat son capuchon sur son visage).

LE PETIT AUBIN. — Lâche-moi! lâche-moi! qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté?

(Il se tourne vers l'ouverture de la caverne et dit à voix basse).

Ça!

BIBIANE, *violemment.* — Aubin, Aubin! est-ce que tu vois clair?

(Long silence).

LE PETIT AUBIN, *pleurant.* — Hé! hé! hé!

BIBIANE. — Aubin, pourquoi pleures-tu?

LE PETIT AUBIN. — Hé! hé! Qu'est-ce que c'est que ça?

(Il montre le jour).

Hé! hé!

BIBIANE. — C'est le jour qui se lève.

LE PETIT AUBIN, *pleurant.* — Hé! hé! hé! hé! hé!

(Silence).

VIOLAINE, *à demi-voix.* — Il pleut sur la bruyère et les genêts. C'est comme quand on revient de l'enterrement et qu'il pleut à verse

Et que les chouquettes volent autour du clocher en criant : « des noix! des noix! »

ACTE IV

La salle du Premier Acte. La nuit.
Une chandelle est posée sur la table. La porte est à demi ouverte.
Bibiane rentre et ferme la porte à clef. Elle se tient immobile au milieu de la pièce, tournée vers la porte.

BIBIANE. — On n'entend rien. On ne voit pas d'étoiles.

(Elle porte les mains à son nez et les flaire avec une expression d'horreur).

Encore! je reconnais l'odeur de ses cheveux! Je me suis lavée cependant!

(Elle frotte ses mains contre ses jambes).

Allons! il faut aller coucher!

— Je ne pouvais pas faire autrement. Mon mari me tourmentait, disant : « Il faut que je la voie! »

Et il ne songe plus à Violaine, on fait croire aux hommes ce qu'on veut.

C'est pourquoi je lui ai dit de venir

Afin que je lui parle en secret, et je ne savais ce que je ferais.

Mais quand je la vis seule, dans cet endroit écarté,

D'un coup je me jetai sur elle, et je la tenais sous mes genoux sans rien dire, cherchant autour de moi.

Et je vis une grosse pierre, et je la traînai jusque-là, lui tenant la main sur la bouche, et elle n'essayait point de me mordre;

Et lui prenant la tête à deux mains, je la lui frappai dessus, et la pierre fut teintée de son sang, pareil au jus de la mûre.

Et je l'ai traînée dans un fossé, et je l'ai cachée sous les feuilles;

Les fremillons lui mangeront le visage; on ne la reconnaîtra point.

Je ne sais si elle m'a reconnue.

Certes, déjà je n'aurais pas dû la laisser sortir d'ici;

Mais j'aurais pris la hache dans le bûcher, la frappant sur la tête d'un et deux coups.

(Elle regarde la porte en se rongeant les ongles).

Hier! Et comme je dormais, j'entendis crier;

Et il me sembla que c'était ma mère avec ses cheveux pris dans la porte;

Et elle avait crié, et j'entendis ce cri, le cri d'un mort, encore un coup!

Je me réveillai, et c'était le coq dans son trou; et mon mari était à côté de moi, et il pleuvait à verse.

— Allons! il ne faudrait pas que je sois là!

(Elle sort avec la lumière).

(Long silence).

(Complète obscurité sur la scène. Bruit au loin, puis une grande rumeur de pas et de voix).

(On frappe violemment à la porte).

Pan! pan! pan!

(Silence. Puis on entend une fenêtre qui s'ouvre au-dessus).

VOIX DE JACQUIN URI. — Qui est là?

LES GENS DU DEHORS. — Ouvrez la porte! ouvrez! Monsieur le Maire, c'est quelqu'un qu'on apporte!

VOIX DE JACQUIN URI. — Qu'est-ce que c'est?

LES GENS DU DEHORS. — C'est une femme qu'on a trouvée. Je vous l'apporte ici. Ouvrez!

(Grand bruit dans la maison. Puis Jacquin Uri, portant une lumière devant, ouvre la porte).

(Entrent des hommes portant le corps de Violaine. D'autres tiennent des lanternes. Des femmes avec eux).

JACQUIN URI. — Qu'est-ce que c'est?

UN HOMME. — Une femme; je l'avons trouvée.

JACQUIN URI. — Mettez-la sur la table. Qui est-ce?

(On la met sur la table, sur un matelas).

L'HOMME. — Je savons pas. Alle avait la figure toute couverte de sang et de terre, et pis des feuilles qu'étaient collées.

Et pis on ne voit pas avec des lanternes. Je vas vous dire, Monsieur le Maire!

C'est les garçons de la Belge qui l'ont trouvée, comme c'est qu'i ramassiont du bois pour leur fouée censément. Là!

C'est là où c'qu'on tirait les pierres dans le temps. C'est un mauvais endroit. Raide comme je vous le dis! V'là qu'ils l'ont trouvée dans les éronces.

Et i sont venus chez eux tout courants. Mais c'était pas tout près.

Et vlà le garçon qu'arrive, et vlà le Belge qui lui dit : « Qu'est-ce t'as, Charlemagne? » qu'i dit comme ça. « Vlà que j'ons trouvé un mort! » que dit l'autre.

Vlà donc qu'i vient me prévenir, et j'ons pris la brouette, et j'y suis allé avec Alcide et le Tambour.

Et je l'avons trouvée là, réduite de sang; c'est-i pas un malheur! *(Aux autres)*. C'est-i vrai, voyons?

Je vas vous dire, Monsieur le Maire! Je sons de la Lonardi; c'est quasiment pas le pays. Là! comprenez-vous!

J'ons pas eu le temps de vous prévenir! Et pis les femmes aviont peur.

UNE FEMME, *montrant Violaine.* — C'est une mendiante, c'est rien.

Sans doute qu'elle était soûle. Argardez! sans doute qu'elle s'a foutu dans un trou.

(Violaine gémit et remue la tête).

LE PREMIER. — La v'là qui se réveille!

(Violaine reprend connaissance).

LE SECOND. — Eh ben! comment que ça va?

(Silence).

VIOLAINE. — Laissez-moi.

LE PREMIER. — Qu'est-ce qui vous est arrivé?

(Silence).

VIOLAINE. — Je suis tombée dans les pierres.

JACQUIN URI. — Apportez-moi un linge et de l'eau.

VIOLAINE. — Qui est là? Qui est là? Où est-ce que je suis?

UN HOMME. — C'est Combernon. Vous êtes chez M. Uri.

(On apporte un linge et de l'eau).

JACQUIN URI, *il lui essuie le visage de telle*

sorte que lui seul peut le voir. — Tenez-moi la lumière.

VIOLAINE, *à voix très basse.* — Jacquin Uri!

JACQUIN URI, *la reconnaissant.* — Ah!

VIOLAINE, *à voix basse.* — Dites-leur qu'ils s'en aillent.

JACQUIN URI, *lui laissant le linge sur la figure.* — Allons! vous êtes de trop ici. Il faut la laisser reposer; on verra demain.

(Ils sortent tous).

UNE DES SERVANTES, *à Violaine.* — Est-ce que vous voulez qu'on vous aide?

VIOLAINE. — Laissez-moi, il faut que je parle au Maire.

JACQUIN URI. — Allez!

(Elles sortent).
(Silence).

JACQUIN URI. — Que t'est-t-il arrivé? On m'a raconté que tu t'étais faite servante quelque part.

Ne crois pas que je t'aie pardonné! Ah! ah! voilà que tu me regardes, maintenant.

VIOLAINE. — Regardez si on peut entendre.

JACQUIN URI. — Non. *(Il va fermer les portes au verrou).* Les portes sont épaisses.

VIOLAINE, *souriant.* — Plus on se découvre, plus on a froid.

(Silence. Elle demeure paisible sur le dos, les mains ouvertes).

Je ne puis tenir les yeux ouverts, je ne romprai point le vœu que j'ai fait
A cette heure que, ne devant plus vous épouser, j'ai résolu de ne plus vous voir en cette vie.

JACQUIN URI. — Je me souviens de ce jour-là.

VIOLAINE. — Oui,
Je suis aveugle.

JACQUIN URI. — Comment, aveugle?

(Il la regarde de près).

VIOLAINE. — Aveugle!

JACQUIN URI, *d'une voix altérée.* — Notre petit
Aussi était aveugle, il était né comme ça,
Et il y a une femme qui l'a guéri. Plût à Dieu qu'elle fût là
Pour que je lui baise les pieds!

VIOLAINE. — Remerciez qui il faut.
Écoutez! Je vous dirai une chose.
Il n'est point convenable qu'il y ait un secret entre le mari et la femme.
Mais promettez
Que vous ne vous mettrez point en colère

et que vous ne vous fâcherez point contre personne.

JACQUIN URI. — Qu'est-ce que c'est?

VIOLAINE. — Promettez.

JACQUIN URI. — Eh bien! je promets.

VIOLAINE. — Ce n'était pas vrai.

JACQUIN URI. — Quoi? Qu'est-ce qui n'était pas vrai?

(Silence).

VIOLAINE. — Je n'aimais point
Cet homme. Il n'y avait rien entre lui et moi.
Je te le dis, j'étais pure comme le sel.

(Silence).

JACQUIN URI. — Je l'ai bien pensé,
Mais c'est la haine que vous me portiez.

VIOLAINE. — Comment, ô Dieu! la haine? la haine que je vous portais?

JACQUIN URI. — Oui.

VIOLAINE. — La haine, pauvre ami!

JACQUIN URI. — Oui.

VIOLAINE. — Sachez donc que je vous aimais, Jacquin!
Certes, en ce moment que vous m'injuriiez, et que je me tenais devant vous, pensant

Seulement : Je ne le verrai plus de mes yeux.

JACQUIN URI. — Tu,
Tu m'aimais? Vrai, tu m'aimais?

VIOLAINE. — Oui.

JACQUIN URI, *riant.* — Oh! oh! oh!

VIOLAINE. — Chut!

JACQUIN URI. — O douleur! Réponds! pourquoi as-tu fait cela?

VIOLAINE. — Bibiane vous aimait.

JACQUIN URI. — Et c'est pour elle que tu m'as ainsi trompé?

VIOLAINE. — Je savais ce que c'est que l'amour.

JACQUIN URI. — Oh! oh!

VIOLAINE. — Silence! Je vous dirai encore une chose; il faut que vous sachiez tout.
C'est elle qui m'a chassée d'ici me jetant de la cendre par les yeux. Elle n'est pas piteuse! Et je suis devenue aveugle.

JACQUIN URI. — Et puis quoi?

VIOLAINE. — Approchez plus près. Ce n'est pas tout à fait vrai
que je suis tombée, comme je l'ai dit.
C'est elle qui m'a tuée. Je l'ai reconnue quoiqu'elle n'ait rien dit.
J'ai reconnu ses mains.

JACQUIN URI, *courant, çà et là.* — Où est-elle que je la tue?

VIOLAINE. — Jacquin! Jacquin! restez ici!

JACQUIN URI. — Faut que je la tue!
Oh!
Elle s'est collée
A moi comme un serpent qui s'attache à la veine du jarret, elle s'est collée à moi comme un chancre!
Je la tuerai sous mes pieds comme un bêtet!
Je la tuerai à coups de bêche comme un putois.

VIOLAINE, *se relevant un peu.* — Jacquin! Jacquin! revenez ici! Tout de suite! O Dieu! ô Dieu!

(Elle retombe).
(Jacquin Uri revient vers elle).

VIOLAINE. — N'aurez-vous point pitié de moi? Ne voyez-vous point que je meurs?
Mais toujours cette même brutalité!
O homme méchant!

JACQUIN URI. — Il faut qu'elle t'ait haïe?

VIOLAINE. — Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! méchant! Mais tu ne comprends point une femme!
Vous autres hommes!
Dis-lui que je lui pardonne! dis-lui que je l'aime!
Elle a très bien agi,

A sa manière. Plaise à Dieu qu'elle s'en repente!

— Il n'est pas vrai de dire que l'homme soit bon, quand il est encore tout petit; les femmes et les nourrices savent cela.

JACQUIN URI. — Violaine! Violaine! Pourquoi as-tu fait cela?

Heu!

(Il sanglote).

VIOLAINE. — Tout est bien. Et vous, pardonnez-lui,

Et n'est-elle pas votre femme? Ni la mort ne peut faire que non.

Ses yeux sont noirs, sa bouche est plus belle que le vin.

(On frappe à la porte).

JACQUIN URI. — Qui est là?

(Il va à la porte. On parle du dehors).

JACQUIN URI. — C'est Baube avec sa femme.

VIOLAINE. — Oh! c'est eux! Entrez! dites qu'ils entrent!

JACQUIN URI, *ouvrant la porte.* — Entrez.

(Entrent Baube et Lidine).

BAUBE. — Nous avons appris qu'il y avait quelque chose.

Qu'est-ce qu'on dit? Une femme blessée? Est-ce que vous avez besoin de nous?

JACQUIN URI. — Êtes-vous capables de garder un secret?

BAUBE. — Un secret? qu'y a-t-il?

JACQUIN URI, *à voix basse.* — Violaine.

LIDINE, *reconnaissant son amie et courant à elle.* — Violaine.

VIOLAINE. — Lidine, ma chérie!

(Elles s'embrassent tendrement).

(Jacquin Uri referme la porte. Baube reste avec lui).

JACQUIN, *se retournant vers Baube.* — Eh bien?

BAUBE. — Eh bien?

JACQUIN URI. — Voilà qu'elle nous revient. Vous savez qu'elle était devenue aveugle? Vous ne paraissez pas étonné.

(Il le regarde).

LIDINE. — Oh! oh! pauvres yeux!

(Elles parlent entre elles).

JACQUIN URI, *l'examinant avec une expression de malice.* — Je pense que vous l'avez aimée. Vous savez qu'elle va mourir?

BAUBE, *balbutiant.* — Comment?

JACQUIN URI, *lui montrant Violaine.* — Allez. Pour moi j'ai assez de choses à penser.

(Il va s'asseoir dans un coin).

VIOLAINE, *à Lidine.* — Est-ce que ton mari est là?

BAUBE. — C'est moi.

VIOLAINE. — J'ai raconté à Lidine... une pauvre histoire.
Ah!

(Elle demeure en silence, souriant).

Me voici, fermant les yeux, comme une vieille religieuse qui montre ses dents jaunes en récitant son chapelet.

(Silence).

Baube! Si quelqu'un avait très bien de l'argent, tout plein,
Comme quand on marche dans les feuilles au temps de la Saint-Martin,
Est-ce qu'il ne serait pas bien aise?

BAUBE. — Si bien.

VIOLAINE. — Quelqu'un, si l'année était toujours bonne pour lui, la pluie et le soleil quand il faut;
Plein de foin dans le sinet, plein de pain dans le fournil; et, dans l'écurie,
Vingt chevaux, dix paires de bœufs. Et s'il avait une belle maison?
J'aurais voulu avoir une belle maison.

BAUBE. — Toi, Violaine?

VIOLAINE. — S'il était aimé de tous, puissant à donner conseil,

Comme était mon père; si tout le monde venait lui dire : « Jugez-nous » quand ils ont une affaire.

Toujours en bonne santé; une bonne femme, de beaux enfants, toujours payé de ceux qui lui doivent.

Est-ce que celui-là ne serait pas le plus heureux?

BAUBE. — Oui, qu'il le serait.

VIOLAINE. — Certes! certes!

(Silence).

BAUBE, *tout bas.* — Elle a passé.

LIDINE. — Pas encore.

VIOLAINE. — Quelle heure est-il?

BAUBE. — On ne voit pas. Les contrevents sont fermés.

(Il entre sous la grande cheminée).

Maintenant il fait clair. Les étoiles brillent en haut.

VIOLAINE. — Plus que Parfondeval n'est étoilé de reines-des-bois,

C'est ainsi que resplendit le ciel de Dieu.

J'irai jusqu'à ce que l'oiseau chante.

Elle me l'a dit aussi. Car comme j'étais dans le fossé et qu'il pleuvait bien fort,

J'ai vu ma sœur Praxède, j'ai vu ma sœur Cécile avec sa tête à demi coupée.

Et elle me dit : « J'ai vécu ainsi

Trois jours par la permission de Dieu. Et toi, souffre cela aussi. »
— Lidine, ma chérie!

LIDINE. — Chère, chère Violaine!

VIOLAINE. — Tu as toujours été dure au mal. Cette fois que tu t'es fendu l'ongle avec mon couteau.
Te rappelles-tu quand nous gardions les vaches ensemble?
Et est-ce qu'il t'aime, maintenant?

LIDINE, *à voix basse.* — Je crois qu'il m'aime.
(Silence).

VIOLAINE. — Viens que je te dise quelque chose
Tout près, tout près.

(Lidine s'agenouille devant le lit et met sa tête tout près de celle de Violaine).

VIOLAINE. — Il n'est pas mauvais de souffrir! il n'est pas mauvais de souffrir!

BAUBE, *assis de l'autre côté du lit.* — Je pense
Qu'elle a à vous dire
Peut-être quelque chose.

(Lidine lui parle à voix basse et durant qu'elle l'écoute, Violaine lui dénoue les cheveux, lui caressant doucement la tête de la main).

VIOLAINE. — Oui. Faites ainsi. Et...
(Elle lui parle à voix basse).

LIDINE. — Je porte un enfant dans mon ventre.

(Elle se relève, les cheveux épars).
(Baube et Lidine se tiennent debout de chaque côté du lit).

VIOLAINE, *à Lidine.* — Voici ton mari. *(A Baube.)* Et toi,

Voici ta femme aux cheveux dénoués, grosse de son fruit. Ne la méprise point.

Et moi, je suis entre vous.

— Allons! appelez ce boudeur là-bas!

Jacquin Uri!

— Baube! Souvenez-vous de mes enfants que j'ai laissés là-bas. Je les aime.

Ils croyaient que j'avais de l'argent. Plus d'une fois ils ont tenté de m'assassiner.

(Jacquin Uri s'approche du lit).
(Baube et Lidine se tiennent à distance).

VIOLAINE, *à Jacquin Uri.* — Est-ce que vous me pardonnez?

(Silence).

JACQUIN URI, *à voix basse.* — Tu es bien la fille de ta mère.

Hein?

Ce n'est pas toi qu'il faut que je pardonne!

VIOLAINE. — Eh bien?

(Silence).

Eh bien?

(Jacquin Uri garde le silence tenant les yeux baissés, puis il les fixe sur Violaine avec une expression désespérée).

Oui.

VIOLAINE, *fait le geste de chercher avec les doigts. Il lui donne la main. Elle sourit.* — C'est bien. Cela est très bien ainsi.

JACQUIN URI. — O Violaine! ô Violaine!

VIOLAINE. — Taisez-vous.

Et puis ne dites pas qui c'est. Eh bien! la pauvre femme est morte, voilà!

Je pense qu'on me laissera bien dans l'église en attendant. Et puis,

Une petite place dans le cimetière. Éloi,

Allez prévenir le prêtre. Et dites qu'il m'attende, car j'irai

A l'église. C'est aujourd'hui Dimanche! Je ne mourrai point ici.

BAUBE. — Comment?

LIDINE. — Va!

(Il sort).

VIOLAINE, *tâtant la main de Jacquin entre ses mains.* — La main

De cet homme que j'ai aimé. O Dieu! ô Dieu! j'en ai fini!

Regarde, voilà leur amour.

Mon père m'a abandonnée, ma mère, livrée; et mon fiancé

M'a reniée, et ma sœur... Emportez-moi d'ici!

(Baube revient ouvrant la porte extérieure toute grande. On voit un grand saule au loin. La fin de la nuit).

VIOLAINE. — Emportez-moi d'ici, car ce n'est point ici ma maison.

J'ai cédé ma part.

Ita, pater! Je viens! emportez-moi d'ici!

Vers le Seigneur de la vie, vers la nourriture du pain!

(Baube et Jacquin Uri l'emportent).

(Lidine sort derrière, fermant la porte).

(Longue pause. Puis, on entend des pas qui s'approchent dans le jardin. Quelqu'un secoue fortement le volet et l'ouvre).

(Anne Vercors en costume de voyageur, un bâton à la main. Il entre par la fenêtre).

ANNE VERCORS, *il regarde, la main au-dessus de ses yeux.* — Je reconnais la vieille salle. Salut, maison!

Voici que le maître revient.

Allons! tout est propre et bien rangé. Et j'ai vu les champs et le jardin, et mon cœur s'est rempli de joie, car j'ai reconnu

L'homme bien sage et subtil.

Je suis arrivé hier, et je marchais regardant le soir, comme quelqu'un qui fixe les yeux sur une chute d'eau.

Et j'ai dit : « Je ne rentrerai point

Encore; j'attendrai le matin. L'Étoile du berger brille dans le soir comme une chandelle. »

J'ai dormi; et tout à l'heure une douleur Secrète m'a réveillé dans le sommeil, comme si quelqu'un appelait.

Mais le vieillard a de l'intelligence comme un chien.

Ainsi je ne me suis pas recouché et je suis venu ici.

Tout dort, et la pâle Cassiopée brille au-dessus des charrues abandonnées.

Je te salue, pays! la terre aux nombreux grisards que protègent Sainte-Marie et Saint-Crépin.

Et la terre est difficile, mais elle rend une large moisson.

Et toujours je me souvenais du vent! Car sans fin, il souffle de la plaine, ébranlant les vastes noyers! Combernon, haute demeure!

Allons! qui trouverai-je ici? Voici que le maître rentre tout à coup et comme un voleur, ayant forcé la fenêtre.

(Il crie).

Holà! hé!

(Il tape sur la table avec son bâton).

Anne Vercors! Anne Vercors! Voici que le père revient!

(On entend du bruit à côté. Entre une servante, et voyant Anne Vercors, elle pousse un cri et veut se sauver).

ANNE VERCORS, *la saisissant par le bras.* — Ne me reconnais-tu pas?

(Entrent d'autres domestiques).

C'est moi. Je suis Anne Vercors.

(Il ôte son chapeau).

LA SERVANTE. — Monsieur Vercors!

ANNE VERCORS. — Eh bien? Comment va ma femme?

Où est Violaine? est-ce que son mari est là?

LA SERVANTE. — Monsieur Vercors!

ANNE VERCORS. — Parleras-tu, torchon? Et vous, pourquoi paraissez-vous épouvantés?

Parce que c'est moi, et que je suis revenu non attendu?

(Il fixe les yeux sur eux).

J'en reconnais quelques-uns.

UN DOMESTIQUE. — M. Jacquin va revenir.

UN AUTRE. — Madame Vercors...

ANNE VERCORS. — C'est bien, s'il y a quelque chose de mauvais, il ne convient pas que je l'apprenne

D'un autre que de mon fils.

Allez-vous-en! allez à votre travail!

(Ils sortent de divers côtés).

Le fond du jardin. L'après-midi du même jour. Fin de l'été.

Les arbres sont chargés de fruits. De quelques-uns les branches qui plient jusqu'à terre, les branches sont soutenues par des étais. Les feuillages comme usés et pleins de pommes rouges font comme une tapisserie.

Au loin, la plaine immense telle qu'après la moisson, inondée de lumière. Les éteules et déjà des terres labourées. On voit les routes et les villages.

Des rangées de meules qui paraissent toutes petites, et çà et là un peuplier. Très loin et de différents côtés, des troupeaux de moutons.

L'ombre des grands nuages passe sur la plaine.

Au milieu et à l'endroit où la scène descend vers le fond d'où l'on voit émerger les cimes d'un bois, un banc de pierre circulaire terminé par deux lions.

Anne Vercors, dans un ample manteau noir, y est assis, ayant Jacquin Uri à sa droite.

ANNE VERCORS. — L'arrière-saison dorée
Tantôt
Dépouille l'arbre fruitier et la vigne.
Et le matin le soleil blanc
Se lève au-dessus de la terre couverte de gelée blanche, tel qu'un fer dans la forge;
Et le soir celui qui passe sous les peupliers
Entend la dernière feuille en haut.

Maintenant voici qu'égalant les jours et les nuits,
Contrepesant
Les longs travaux avec son signe débordant au travers de la porte céleste,
S'interpose la royale Balance!

JACQUIN URI. — Père! Depuis que tu es parti,
Tout, l'histoire pitoyable et le mensonge de ces femmes,
Tu le sais, et je t'ai raconté
Une autre chose, la bouche sur l'oreille.
Où est ta femme? où est ta fille Violaine?
Et voilà que tu parles du lien qu'on tord et de la grappe grande et noire
Qui remplit tout entière la main du vigneron, la main qui s'enfonce sous le pampre!
Déjà,
Et le Scorpion oblique et le Sagittaire rétrograde ont paru sur le cadran nocturne.

ANNE VERCORS. — Laisse le vieillard jouir de la saison chaleureuse!
Les chars qui passent par le chemin
Laissent de la paille après les branches chargées de fruits.

JACQUIN URI. — O Violaine! ô mauvaise Violaine! ô tromperie de la femme!
Elle me laisse là, m'ayant trompé avec des paroles, et moi, avec un trait mortel,
Il va falloir que je vive et continue! comme

le bœuf qu'on prend par la corne, lui tirant la tête de la crèche,

Comme le cheval qu'on détache au soir en lui frappant sur la croupe!

O jour! ô œuvre du long jour!

La mort me flatte la langue avec son doigt.

ANNE VERCORS. — A-t-on prévenu Joséphin?

Il faudra aussi de la paille. Il doit y avoir de la paille d'avoine dans le grenier.

JACQUIN URI. — Vieux! c'est ta fille qu'on va mettre dans la fosse, et voilà ce que tu trouves à dire?

Certes, tu ne l'as jamais aimée! mais le vieillard

En a assez avec lui, comme l'avare qui se chauffe les mains après son pot de soupe.

ANNE VERCORS. — Il faut que tout soit fait, il faut que tout soit bien fait.

— Élisabeth, ma femme! humble, plus douce que l'huile d'olive!

(Entre Baube).

ANNE VERCORS. — Est-ce que tout est prêt?

BAUBE. — Le fossoyeur est déjà dans la terre jusqu'à la boucle de la culotte.

Voilà. J'ai prévenu Turlure pour qu'il sonne. Encore aujourd'hui.

(Jacquin Uri pleure le poing sur la bouche).

(On voit par l'allée Lidine, comme une femme qui cherche des fleurs).

ANNE VERCORS. — Que cherches-tu, ma fille?

LIDINE. — Des fleurs d'ici pour les lui mettre dans les mains
Et entre les deux pieds.

ANNE VERCORS. — Il n'y a plus de fleurs, il n'y a plus que des fruits!

JACQUIN URI, *pleurant.* — Écarte les feuilles et tu trouveras la dernière violette!
Et la fleur Immortelle est encore en boutons, et seuls nous restent le dahlia, et la tête de pavot!

(Lidine revient vers la maison).

BAUBE. — Lidine avec Bibiane
La parent, et Bibiane l'a mise dans sa robe de noces, et ses pieds restent nus, car elle fut pauvre durant sa vie.
Je l'ai vue quand on l'a remportée de l'église,
Pour lui faire sa toilette avant qu'elle n'y revienne avec sa tête renversée,
Telle qu'une perdrix que le chasseur ramasse dans sa main!

ANNE VERCORS. — Ma petite fille! ma petite fille! Ah! ah! ah! ô Dieu! hélas!

BAUBE. — Est-ce que vous la reverrez avant qu'on lui couvre le visage?

ANNE VERCORS. — Non. L'enfant reniée
S'en va furtivement.

(Longue pause. Ils écoutent tous).

BAUBE. — Maintenant, je pense qu'on l'aura emportée.
J'ai parlé au curé. Il l'a permis.

(Entre le petit Aubin).

Où est ta mère, Aubin?

(On voit passer Bibiane par le côté, puis elle rentre lentement par le fond et vient se placer en face du banc où se trouvent son père et son mari).

(Tous tiennent les yeux sur elle, sauf Jacquin Uri qui regarde la terre).

BIBIANE, *la tête baissée.* — Salut, mon père! voici que vous êtes revenu!
Je vous salue tous. Et vous êtes assis là et je me tiens devant vous.
Et vous regardez, disant : « Violaine est morte, et voici celle que nous avons à la place. »
Et je ne sais ce que vous pensez; moi seule je sais tout.
Eh bien!
Je ne me soucie ici de personne!

(Elle relève la tête d'un air sauvage.)

Et toi, pourquoi ne me regardes-tu point?

(Avec angoisse).

Jacquin, pourquoi ne me regardes-tu point, mon mari?

Mais tu fixes les yeux à terre, serrant les dents.

Et Violaine faisait ainsi quand elle résolut de ne plus te voir.

Mais moi, je suis ta femme et le visage de ta femme!

Ta femme et ta possession.

Dis! l'arbre tient à la terre, mais l'homme va où il veut se tenant sur la plante des pieds.

Mais où que ce soit qu'il aille,

Il tire sa vie de la terre qu'il a entre les pieds, et elle lui donne de quoi

Entretenir

Son corps jusqu'à ce qu'elle le reprenne.

Et je suis comme une mauvaise terre qui ne produit que des herbes et de la poison.

Cependant, ne m'abandonne pas! car je suis plus que ton bien et la terre qui est autour de ta maison.

Aie pitié de moi, car je suis ta femme et je ne t'ai point manqué, et mes mamelles se sont remplies de lait.

JACQUIN URI. — Tu m'as trompé.

BIBIANE. — Certes, je t'ai trompé!

— Souviens-toi de moi quand, couchée à côté de toi dans ton lit, je te disais :

« Mets ta main sur mon ventre et sens ton enfant qui remue! »

Violaine

A eu sa part et je me suis gardé

La mienne, car je suis dure et jalouse, et je vivrai parmi mes enfants,

Et voici qu'elle est morte comme un lis qui a fait sa saison.

Ne sois pas en colère! Mon homme, ne me laisse pas crier ainsi! je sais bien que je suis mauvaise!

Une femme n'a que son mari. Est-ce qu'il ne fallait pas que tu sois à moi?

Regarde-moi! Quand ce ne serait qu'un mariage

Amer! mais tu seras à moi toute seule.

(Il la regarde fixement).

BIBIANE. — Hélas! hélas! tu sais...

(Elle le regarde avec désespoir. Il descend vers elle et la baise gauchement sur la bouche, puis il revient à sa place sans rien dire).

(Pause).

(Bibiane regarde son père timidement. Le petit Aubin enjambe avec peine le haut degré et vient se mettre entre les genoux de Vercors).

ANNE VERCORS. — Pauvre Violaine!

Ne fallait-il pas que tu naisses, petit enfant?

BIBIANE, *fondant en larmes.* — Père! père! il... il...,

Il était aveugle! et voici qu'une femme l'a guéri!

(Elle s'éloigne et va s'asseoir à l'écart. Le

soleil descend. Il pleut çà et là sur la plaine, on voit la pluie. Un immense arc-en-ciel se déploie).

VOIX D'ENFANT, *derrière la haie.* — Attends, la rouge, si j'y vas! attends, fléau!
Vas-y, mon Hector!

AUTRE. — Adèle! Irma! regardez la belle arc-en-ciel!

VOIX DE FEMME. — Eh ben! qui est-ce qui se rappelle
Qu'est-ce que le bon Dieu a dit quand il a fait l'arc-en-ciel?
« J'ai mis... »

VOIX D'ENFANT. — Je sais pas.

VOIX DE PETITE FILLE, *récitant.* — « J'ai mis mon arc dans les cieux
Afin pour qu'elle soit un signe de l'alliance que j'ai faite avec les hommes. » Alors Noé se mit à la porte de l'arche et i leur tapait sur la tête avec un grand bâton, en disant : « Repens-toi, Macabour! »
— On ne voit pus que le pied.

(Bataille d'oiseaux dans la haie. Ils s'envolent à grand bruit).

(On entend des enfants qui courent sur le sentier).

VOIX AIGUË DE PETITE FILLE :

Mademoiselle
Pimpernelle,
Ton derrière sent la grouselle!

Hi! hi!

ANNE VERCORS. — Les petits oiseaux jacassent.

BAUBE. — Et tandis que les forêts se meurent sous le clair vent d'Est,
La buse plane dans l'air liquide.

(A Vercors).

Vous voilà revenu au pays.

ANNE VERCORS, *à demi-voix.* — On dit qu'on peut voir la flèche de Laon depuis ici.

BAUBE. — C'est-il vrai que vous êtes allé bien loin?

(Long silence).

ANNE VERCORS. — Jusqu'à la mer, et je m'y suis lavé la figure!
C'est la nuit que je suis arrivé, et j'entendais un grand bruit,
Et je me suis rappelé quand j'étais enfant, et dans un coup de vent m'étant redressé je vis tout à coup
Dans le ciel noir remuer l'espace populeux!
Les gens ne labourent pas, mais ils vivent de la pêche.
Et je leur demandai : Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté? et *On ne sait pas*, qu'ils disent,
Y a des gens, y a des villes tout de même comme ici.
Et je vécus avec eux, mais j'avais mon idée.
Je me suis bien rappelé!
Quand elle est toute verte, les nuages qui

passent font dessus comme des dragons bleus.
Elle reflète ce qui est au-dessus. Et loin au-dessous des barques, voyage le homard armé.

BAUBE. — Qu'est-ce que vous vouliez faire?

ANNE VERCORS. — Il y a longtemps que je retournais ça,
Durant que je labourais, et je disais : « J'irai, avant que je ne meure! »
Et du côté que je suis allé, c'est vrai, il y a la mer! les eaux Éternelles, et elles ne changent point de place, et tous les fleuves y vont à travers le monde.

BAUBE. — Eh bien?

ANNE VERCORS. — Je voulais passer plus loin, je voulais voir de l'autre côté!
Et deux fois je montai sur un navire. En avant!
La mer croulait sous mes pieds. Et deux fois, Contre nous d'où c'est qu'il souffle
Se leva l'énergie du vent irrésistible!
Et il nous frappa, et, comme un cheval qu'on prend au mors, il nous retourna en arrière.
Et je faillis boire mon dernier coup et j'allai jusqu'au fond de la mer.
Et de nouveau je voulus partir, et voici. Il me sembla que j'étais chez nous et que c'était le Jeudi-Saint,
Quand les cloches sonnent, avant qu'elles partent pour Rome, et qu'on fait cuire les œufs rouges.

Et puis je me trouvai devant la mer, et elle arrivait comme une muraille, coup sur coup!
Et je voulais entrer, et je me battais contre l'écume
Et je vis tout à coup
Un beau jeune homme à cheval en costume militaire,
Et il sautait dans la fumée de l'eau et une lumière sortait de lui,
Telle qu'une lampe dans le feuillage.
Et il criait comme une mouette, disant toujours :
« — Michel! Michel! »
Et je lui dis : « Est-ce toi, soldat?
Tel que jadis on t'a vu entre le ciel et l'enfer, quand chevauchant sur la bête à moitié ange,
Tu lui tordais le cou, question!
Tu es le patron de chez nous! Et durant qu'on prêchait,
Je te voyais au-dessus de la sacristie. Mais voici que tu es bien plus beau. »
Et le coude devant la face, levant le genou, je voulais entrer en avant. Mais la mer me rejetait.
Et il me sembla qu'il criait : « Poisson! poisson!
Va-t'en, vers le pêcheur! va-t'en vers le pêcheur! »
Et m'étant réveillé, je réfléchis et je résolus
D'aller à Rome où il y a un Vieillard.

BAUBE. — Où est-ce que c'est, Rome?

ANNE VERCORS. — Bien loin! y a des rivières, y a des montagnes!
Ainsi de nouveau j'empoignai mon bâton,
Et je tournai le dos à la mer.
Et je marchai, ôtant mon chapeau aux croix des chemins, gagnant ma vie.
Car je suis encore fort, je suis encore bon pour travailler.
Et ils me disaient souvent comme ça : « Où est-ce que tu vas? Tu n'as pas l'air d'un traîneux, vieux homme,
Reste avec nous. »
Et je disais : « Merci.
Je vas à Rome. » Et ils se moquaient de moi.

BAUBE, *montrant le Midi.* — Par là? Cependant vous dites que vous êtes revenu par Bruyère.

ANNE VERCORS. — O Rome! ô
Capitale de la paix! O cité terrestre! La ville est sainte,
Étant bâtie
Tout entière sur les os des martyrs.
Il y a des rues, mais je n'ai vu que les églises.
Chacune est comme un État de prières, et c'est comme un Sénat de maisons! Saint-Jean-de-Latran! Sainte-Marie-Majeure!
Mais une se tient au milieu. Là réside
L'autorité et le nom même de l'autel; elle demeure, bâtie sur la pierre solide.

BAUBE. — Et vous avez vu
Le Pape?

ANNE VERCORS. — J'ai songé durant que je cheminais,
Car je suis vieux, et déjà je vois la nuit et le soleil de la mort,
Comme quelqu'un qui prie voit la lueur rouge des cierges sur les dalles blanches et noires!
Et je songeais : « Qu'est-ce que c'est que les rois? »
Il n'y en a plus. Et les boutons d'or se fanent, mais est-ce que l'or peut se faner?
J'irai voir
Celui qui est roi entre les hommes :
Un roi, et point de royaume; il commande, et il n'y a point de contrainte.
Je l'ai vu! lui, le Roi et le Pontife!
Qui tient les sacrements de la famille dans son sein, qui fait les prêtres, le Père,
Et de tout enfant bien né, et de tout prêtre qui dans le calice verse le vin jaune, et de la brebis avec son troupeau!

BAUBE. — Et puis?

ANNE VERCORS. — Il était là, comme de toi à moi, et je me tenais devant lui, pauvre homme,
Tel que quelqu'un dans ses habits du Dimanche
Qui ne sait pas s'il va s'agenouiller. Et je lui dis :
« O mon père le Roi! ô prêtre!
O père de famille qui tiens les chefs dans tes

mains, qui serres et dispenses, ô maître de la nourriture et du pardon!

Voici que je suis venu vers toi! »

Et je lui regardais le visage, et l'Innocence du Vieillard se tenait debout.

Et il me dit : « D'où viens-tu? »

JACQUIN URI, *comme sortant de ses pensées.* — Qu'est-ce qu'il dit?

BAUBE, *à mi-voix.* — Il raconte qu'il a été à Rome.

ANNE VERCORS. — « D'où viens-tu? » Et je lui dis : « De la terre qui est placée entre trois mers, assise sur quatre fleuves. »

Et je souris, songeant à la douce France.

« Il n'y a pas de terre meilleure et qui donne plus de contentement au laboureur.

Au printemps, une mer d'herbe et des torrents de fruits à l'automne.

Mais elle produit surtout deux choses : le blé et le vin excellent.

Et un peuple joyeux l'habitait et aigre au travail,

Dur à l'épargne et cependant donnant volontiers.

Mais ils sont devenus mauvais.

Je demeure là-bas entre ma meule et mon pressoir.

Mais je suis venu vers toi, Vieillard, et je suis vieux aussi,

Mais c'est toi qui, entre les hommes, es l'aîné.

Dis-moi une parole!

Regarde un peu mes mains! Regarde ces vieilles mains brûlées et couvertes de taches de rousseur! »

Et il me regarda doucement et dit : « Moi aussi je travaille,

Et j'ai enduré la pluie et la chaleur, et le poids du jour.

Il faut arracher les orties avec les mains, il faut défoncer la terre dure;

Il faut biner, sarcler, tailler, provigner, et il faut que Dieu donne la pluie.

Mais ils n'ont point de sagesse et ils sont comme les yeux qui suivent la lumière de la chandelle.

Et toute la force de l'année s'en va en papillons.

Mais que j'en sauve seulement

Un, et je serai joyeux comme le père qui sent grouiller le petit enfant nu entre ses bras! »

Et je lui dis : « Pour moi

Je suis le tien, et de quoi m'inquiéterai-je?

Je ne suis pas un de ceux de l'autre côté qui de la croix adorent l'ombre et l'envers,

Et l'église autour de quiconque se dresse sur la pointe des pieds

Et de tout vendeur de vent qui, au coin de la rue, dresse un pupitre précaire.

Ils grattent et aboient comme le chien qui a trouvé un chien mort! »

Et répondant il dit : « De l'antique doctrine

au-dessus de ma tête frémit le chêne âgé! »

(Le soleil est dans la partie gauche du ciel à la hauteur d'un grand arbre).

BAUBE. — Voici le soleil dans le ciel
Comme sur les images quand le maître réveille
L'ouvrier de la onzième heure.

(On entend craquer la porte de la grange).

JACQUIN URI. — Qu'est-ce que c'est?

BAUBE. — C'est la paille qu'on va chercher dans la grange.

(Silence. Bruit de battoir au loin).
(Des enfants chantent au-dehors).

Marguerite de Paris
Prête-moi tes souliers gris,
Pour aller au Paradis!
Qu'i fait beau!
Qu'i fait chaud!
J'entends le petit oiseau
Qui fait pi!

BAUBE, *à Anne Vercors.* — Achevez!

ANNE VERCORS. — C'est ainsi qu'il se tenait debout, regardant
Comme s'il voulait ajouter un mot.
Et il dit : « Les pensées de l'homme jaunissent, et qui peut se fier
A toute parole qu'il fait de son vent?
Lui-même meurt. Les cheveux se fanent comme de l'herbe.

Ris, orgueilleux! agite la langue jusqu'à ce qu'elle s'échappe d'entre tes dents! »

Et je lui dis : « Je suis vieux! Je suis fatigué de parler. Oh! qui me donnera que quelqu'un parle sans qu'il y ait à répondre! »

Et il dit : « Pour moi je demeure à ma place,

Comme une agrafe au milieu d'un manteau fait de trois pièces d'étoffe.

Et les peuples se lèvent contre moi comme des montagnes d'aveugles.

C'est ainsi qu'ils se lèvent contre la lumière irréprochable, et l'amour a la haine pour sa part.

J'entends ce qu'ils disent, et comme des petits chats sans dents ils me mordent les mains. »

Et il ajouta, riant amèrement : « Ils errent, comme des animaux dans le brouillard.

Ils disent qu'ils n'ont point de Dieu,

Mais l'un met une pierre devant ses yeux,

L'autre un rat,

Ou un pieu, ou la partie par où sortent les excréments.

Je dis qu'ils adorent, comme l'Égypte, du bois,

Plus fous que le païen fou qui cultivait, avec une vaste bouffée de suie et de charogne, ses dieux! »

Et me regardant, il dit : « Que veux-tu de moi?

Es-tu venu vers l'homme méprisé? »

Et je lui dis : « Je ne te lâcherai point, avant que tu ne m'aies béni ! »

Et de nouveau il me regarda sérieusement, comme une mère sage,

Son fils quand il revient, avant de l'embrasser, lui examinant la figure et les mains.

Et il me fit le signe de la croix sur le front avec son pouce qui confirme les rois

Et les prêtres et ceux qui meurent et les jeunes gens.

Et je m'en revins, et, repassant la montagne, je revis

Le Français au nez rond et le peuple qui dit u.

(On entend des cris vagues au loin : hé! hé! Coups de feu de chasseurs dans la campagne. Entre lentement Lidine tournée à demi vers les assistants, à demi vers le fond de la scène).

JACQUIN URI. — Ne te tiens pas ainsi devant moi !

BAUBE, *à Lidine.* — Eh bien ?

LIDINE. — Je reviens de l'église.

JACQUIN URI. — Ne te tiens pas ainsi devant nous ! J'ai de la peine quand je te vois, jeune femme !

Qu'est-ce que je fais ici ? Pourquoi ne suis-je pas resté avec elle ?

Où est-elle ? Pourquoi ne suis-je pas resté pour que je la voie encore ?

Afin que je comprenne sa tromperie, comment elle m'a trompé!

Elle m'aimait,

Et je ne l'ai point su.

C'est ici qu'elle se tenait devant moi et je croyais que ma bien-aimée était souillée!

Et voici que je sais, trop tard! Violaine! Violaine! Violaine! Je ne te verrai plus nulle part.

LIDINE, *montrant à demi Bibiane.* — Ne criez donc point si haut, de peur qu'elle ne vous entende!

(Pause).

BAUBE, *regardant Lidine.* — Voici celle dont les cheveux paraissent sur la main comme un ruban de soie!

La femme lourde de son faix,

Lidine dont les yeux sont comme ceux d'un innocent petit garçon. Bénie sois-tu de ton mari, enfant!

JACQUIN URI. — Nous voici ensemble et le fruit tombe au milieu de nous d'en haut.

Et le père se souvient de sa petite fille quand, atteignant la hauteur de la hanche, elle mettait le front contre lui,

Et les deux hommes de ce qui a grandi avec eux du même âge.

Et la sœur...

Mais toi seule, Lidine, tu as compris

Qui elle était, et sans pleurs, se disant adieu, les deux sages jeunes femmes se sont séparées.

— O surprise! quand l'époux voit qu'il tient sa jeune femme entre les bras!

— Elle n'est plus. Et voici que je ne suis plus un jeune homme.

LIDINE. — N'avez-vous point votre enfant?

(Silence).

(Le soleil est derrière les arbres. Il brille à travers les branches. Le dessin des feuilles couvre la terre et les personnages assis. Çà et là une abeille d'or brille dans un trou de lumière).

JACQUIN URI. — Bénédiction! Que la bénédiction soit sur toi et sur le fruit de ton ventre!

BAUBE. — Que la bénédiction de ton mari soit sur toi! L'époux et

L'épouse ne font qu'un; que la bénédiction du père soit sur toi à cet instant où l'âme de la femme se sépare en deux!

Que la bénédiction de l'homme qui est comme la source soit sur toi!

— Fécondité de ma femme bien-aimée!

Car, comme la terre médite le fruit et la semence, ainsi

Ton enfant est au milieu de ton ventre.

ANNE VERCORS. — Que la bénédiction de la paix soit sur toi! et la bénédiction de l'une et l'autre main!

Que la bénédiction du vieillard soit sur toi

comme celle que j'ai reçue moi-même de l'homme d'or!

(Lidine vient vers lui et s'accroupit devant lui sur le talon à la manière des paysannes. Et voyant qu'une sauterelle s'est prise dans la barbe blanche, comme elle y met la main pour l'ôter, Anne Vercors lui pousse doucement le bras, et lui mettant les deux mains sur la tête, il les fait glisser de chaque côté jusque sur les épaules où il les maintient).

ANNE VERCORS. — Me voici assis et du haut de la montagne je vois tout le pays à mes pieds!

Et je compte les censes et les villages, et je reconnais les routes.

J'ai vécu ici, et c'est ici

Que j'achèverai de vivre jusqu'à ce que je meure sur le dos;

Au milieu de mon bien et de la terre qui est autour de ma maison, si loin que s'écartent les pigeons.

Mais je n'ai plus de goût à sortir, et pas plus loin que les birots,

Le vieillard ne s'écarte du soi' de la porte.

Et je vous ai nourris, mes enfants, à même

Comme des chevaux dans l'herbe, comme des lapins dans une botte de lacerons.

C'est ici que je mourrai dans l'opulence de ma foi.

Voici le soir et le soleil ramène les hommes et les animaux comme avec une main.

(Il se lève lentement et péniblement et étend lentement les bras de toute leur longueur tandis que le soleil devenu jaune le couvre).

Ah! ah!

Voici que j'étends les bras dans les rayons de soleil, comme un tailleur qui mesure de l'étoffe. Oï!

Voici le soir! Aie pitié de tout homme, Seigneur, et de tout homme qui mélange le pain et la salive!

Seigneur, aie pitié de ce vaste troupeau qu'envahit l'ombre de tes montagnes!

Qu'ils entrent par tes portes! et qu'ils forcent tes barrières comme une irruption de moutons!

Ma femme

Est morte et la terre est mélangée à ses ossements,

Et ma fille a été emportée de ma maison.

Mais moi,

Je vis encore, et je ne suis pas mort! et une joie inexplicable est en moi.

(Il demeure les bras étendus).
(L'angelus sonne. Premier coup).

LIDINE. — L'ange de Dieu nous avertit de la paix et l'enfant tressaille dans mon sein.

(Deuxième coup).

BAUBE. — L'homme sort le matin, et il

rentre le soir; et la terre s'étend autour de ses portes.

(Troisième coup).

JACQUIN URI. — Chante, la trompette! et le monde se dissipera comme de la cendre.

(Profond silence. Puis volée de la cloche. Anne Vercors se rassoit à sa place).

BAUBE. — Ainsi parle l'*Angelus* avec trois voix, ainsi en Mai

Quand l'homme non marié s'en revient, ayant enterré sa mère, chez lui,

Voix-de-la-rose cause dans le soir d'argent.

Et toi, Lidine, tiens-toi devant moi. O femme par qui vient la tentation! Car j'ai regardé où tu fixais le noir des yeux.

Certes, j'ai toujours pensé que c'est une bonne chose que la joie.

Mais maintenant j'ai tout!

Je possède tout sous les mains! et je suis comme quelqu'un qui voyant un arbre chargé de fruits

Y applique l'échelle, et, montant dessus,

Il sent plier sous son corps le profond branchage.

Il faut que je parle sous l'arbre comme la flûte qui n'est ni basse ni aiguë! Comme l'eau

Me soulève! l'action de grâces descelle la pierre de mon cœur!

Que je vive ainsi! que je grandisse mélangé

avec le Fils de Dieu, comme la vigne et l'olivier!

(Bibiane tourne la tête vers son mari, et voyant qu'il la regarde, elle se lève).

JACQUIN URI. — Voilà ma femme qui se lève, voilà l'autre qui revient vers moi avec la nuit!

(Elle s'assoit par terre à son côté).

Demeure là pendant qu'il fera nuit, et demain je verrai ton visage de nouveau.

Pourquoi as-tu fait cela, tête?

Donne-moi des enfants et qu'ils me grandissent sous les bras.

La force de la terre qui est au-dessous produit l'herbe verte et le grain,

Et les fruits qu'on met sur la table, et les brunes châtaignes et les grappes transparentes, et le vin qui enivre est fait le dernier.

L'année change, et de nouveau se levant du froid hiver, cramoisi,

Tout d'or, le soleil se peint sur les fleuves chargés de glaçons.

ANNE VERCORS. — Vienne l'automne, et nous boirons d'un vin parsemé de feuilles de saule!

FIN

TABLE

Date Due

Demco 293-5

PQ
2605
L2
J4
1950

168408

PQ
2605
L2
J4
1950

168408

Claudel
La jeune fille Violaine

DATE DUE	BORROWER'S NAME

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

THÉATRE

L'Annonce faite à Marie

L'Otage | Le Pain dur
Le Père humilié | Le Soulier de Satin

La Jeune Fille Violaine

Le Livre de Christophe Colomb, *suivi de* L'Homme et son Désir

Jeanne d'Arc au Bûcher | La Sagesse ou
Deux Farces lyriques | La Parabole du Festin
L'Histoire de Tobie et de Sara | Les Choéphores d'Eschyle
L'Ours et la Lune | Les Euménides d'Eschyle

Le Soulier de Satin, *édition abrégée pour la scène*

L'Annonce faite à Marie, *édition définitive pour la scène*

Partage de Midi

POÉSIE

Corona Benignitatis Anni Dei

Cinq grandes Odes | Feuilles de Saints
La Messe là-bas | La Cantate à trois Voix
La Légende de Prakriti | Cent Phrases pour Éventails

Poèmes et Paroles durant la Guerre de Trente Ans

Dodoitzu, *illustré de 32 compositions à l'aquarelle par Rihakou Harada*

Saint François, *illustré de 12 lithographies par José-Maria Sert*

ESSAIS, LITTÉRATURE

Positions et Propositions, I et II

L'Oiseau Noir | Seigneur,
dans le Soleil Levant | apprenez-nous à prier

Introduction à la Peinture hollandaise

Conversations dans le Loir-et-Cher | Un Poète regarde la Croix
Figures et Paraboles | L'Épée et le Miroir
Les Aventures de Sophie | L'Œil écoute
Discours et Remerciements | Contacts et Circonstances

Accompagnements

MORCEAUX CHOISIS

Morceaux choisis

Pages de Prose | La Perle noire
recueillies et présentées par | *textes recueillis et présentés par*
André Blanchet

COLLECTION CATHOLIQUE

Écoute, ma fille | Toi, qui es-tu ?

Ainsi donc encore une fois

ÉDITIONS RELIÉES

d'après les maquettes de Paul Bonet

L'Annonce faite à Marie | Le Père humilié
Le Soulier de Satin | Morceaux choisis
L'Otage | Poèmes et Paroles
Positions et Propositions, I | durant la Guerre de Trente Ans
L'Histoire de Tobie et de Sara | L'Œil écoute

Contacts et Circonstances

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Théâtre, 2 *volumes*

O6-BHP-139